

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

OPÉRATION TOTALIZE

(NORMANDIE, AOÛT 1944)

LES CANADIENS MARCHEMENT SUR FALAISE

La Wehrmacht **encaisse les chocs**
Une victoire insuffisante ?
Le mystère **Wittmann** : la mort de l'as des Panzer

PERSONNALITÉ ► Karl Dönitz, le dernier Führer

POLITIQUE ► France - États-Unis, relations ambiguës entre deux « neutres » (1940-1942)

MATÉRIEL DE LÉGENDE ► le Stuka, l'oiseau de proie de la Luftwaffe



NOUVEAU

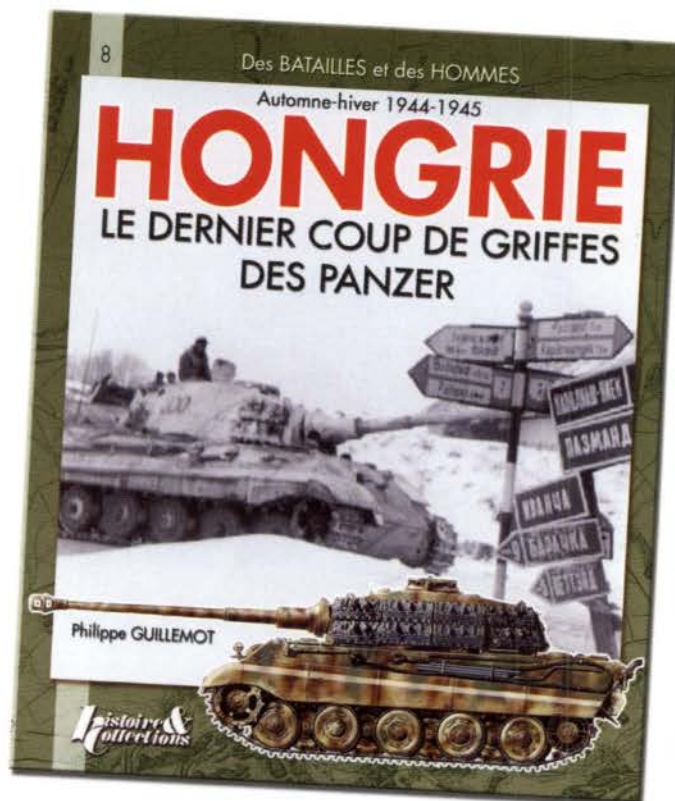
HONGRIE 1944-1945 Le dernier coup de griffes des Panzer

Les noms de Bicske, Debrecen, les Monts Vertes ou la colline du Château ne trouvent guère d'écho en nous. Pourtant, c'est dans ces confins hongrois que se sont déroulés des combats d'une très grande âpreté, culminant avec un des sièges les plus durs du front de l'Est et de la seconde Guerre mondiale, celui de Budapest, et consacrant la dernière grande offensive blindée allemande de ce conflit.

Succédant à la destruction spectaculaire du Groupe d'Armées Centre et masqués par la ruée sur Berlin des forces de Koniev et de Joukov, ces combats sont restés dans un oubli relatif.

Pourtant, quand on analyse de plus près les effectifs engagés, les sacrifices consentis, les implications stratégiques et politiques, les nombreux combats livrés et pertes subies, le tout dans des conditions climatiques extrêmement rigoureuses, on ne peut qu'être étonné de la pénombre qui entoure encore ces derniers efforts germano-hongrois à l'Est et la façon dont les Soviétiques ont su y faire face tout en poursuivant leurs propres plans. Cette monographie est l'occasion de détailler ces engagements dont les derniers soubresauts représentèrent en définitive, à un mois et trois semaines de la capitulation allemande à Reims, le dernier coup de griffe des panzers.

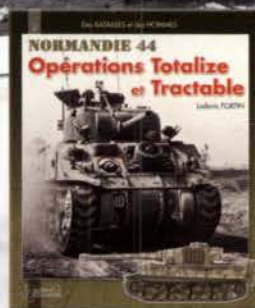
Parution début janvier



10 cartes en couleurs
16 profils de chars et d'avions
80 pages • **16,50 €**
en librairie



AILLE DE DEBRECEN



déjà parus
dans la même
collection

www.histoireetcollections.com

DIRECTEUR DE PUBLICATION
ET DE LA RÉDACTION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Corinne Le Run

PREMIÈRE MAQUETTISTE :
Shan Deraze

AXE ET ALLIÉS est une
publication des
Éditions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €.

ABONNEMENTS, RÉDACTION,
PUBLICITÉ :
395 rue Paradis,
13008 Marseille
04 91 71 86 89
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion,
9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles
Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : BLG TOUL
ROUTE DE VILLEY SAINT-ÉTIENNE
54200 TOUL

N° ISSN : 1955-8589
COMMISSION PARITAIRE :
0312K88794

© Éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France
Reproduction interdite
sans accord écrit préalable

Édition
du paladin



Chers lecteurs,

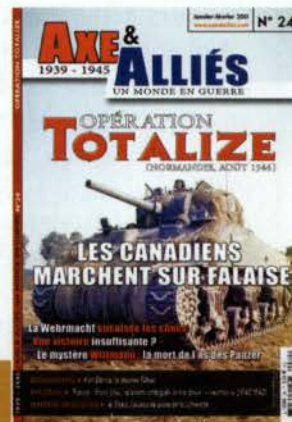
Si l'horizon de l'historien est la recherche de la vérité, le chemin censé l'y conduire est semé d'écueils ; la partialité en est un. Notre dossier, consacré aux opérations alliées en Normandie durant le mois d'août 1944, en est un parfait exemple. Après des décennies de commentaires dithyrambiques sur la victoire alliée à l'Ouest en été 1944, des historiens, civils comme militaires, se sont penchés de plus près sur ces opérations présentées par l'historiographie traditionnelle comme « exemplaires » et ont contrebalancé la version officielle d'une « victoire retentissante ». Ces chercheurs ont fait leur la devise du philosophe Karl Popper — « tout énoncé doit être réfutable » — et ont tout remis à plat.

En effet, au regard d'ouvrages récents consacrés aux opérations « Totalize » et « Tractable » en août 1944, certaines armées ont débarqué sur les plages normandes avec une formation au combat largement insuffisante ; l'apprentissage s'est fait « sur le tas », avec des officiers sans réelle expérience tactique.

Le lieutenant-colonel et historien canadien Brian Reid, dans son excellent ouvrage *No Holding Back*, parle de désastre évité de peu par les forces alliées en Normandie, et plus particulièrement par les troupes canadiennes engagées dans les deux opérations qui font l'objet de notre dossier. Reid lève également le voile sur le mystère Wittmann, le célèbre as des Panzer, dont la destruction du char Tigre 007 le 8 août 1944 a été revendiquée par plusieurs unités alliées et a conduit à une véritable « guerre » entre historiens britanniques et canadiens ! Nous en profiterons donc pour aborder la brumeuse disparition du SS-Hauptsturmführer Michael Wittmann dans ce numéro.

Bonne lecture !

Normandie, août 1944. Un Sherman de la 4^e division blindée canadienne durant l'opération Totalize entre Caen et Falaise.



© Courtesy of the Laurier Centre for Military Strategic and Disarmament Studies

Les articles

N°24

- 14 Économie
France – États-Unis : relations ambiguës entre deux « neutres » (1940-1942)
- 22 Personnalité
Le grand-amiral Dönitz : le dernier Führer

32 Opérations Totalize et Tractable : victoire retentissante ou défaillance des armées alliées ?

- 34 Les Alliés dans l'impasse – Genèse de Totalize
- 42 Opération Totalize – Les Canadiens s'enlisent
- 50 Le mystère Wittmann : la mort de l'as des Panzer
- 52 Opération Tractable – La Wehrmacht échappe à la destruction totale

Les rubriques

- 4 Actualités
- 7 Fiches lecture
- 10 Invention
- 12 Interview
- 64 Abonnements et bon de commande

- 60 Matériel de légende
Le Stuka : l'oiseau de proie de la Luftwaffe

Les trésors retrouvés du Sanssouci

« Un jeune homme est arrivé en mars, il a ouvert son coffre de voiture, sorti des tableaux et les a posés sur ma table. » Ainsi témoigne Samuel Wittwer, de la fondation des Châteaux et Jardins prussiens. Et le conservateur a de quoi être surpris. Les dix tableaux étaient portés disparus depuis 1945 ! Ils ont aujourd'hui réintégré les galeries du château du Sanssouci, à Potsdam, près de Berlin. Dix œuvres de Cornelis van Haarlem, Jean Raoux et Antoine Pesne, qui furent retirées en 1942 et placées dans le château de Rheinsberg, avant d'être cachées en 1945 par le concierge du château dans un appartement de l'est de Berlin pour éviter que les Soviétiques ne s'en emparent. C'est le petit-neveu du concierge, ignorant l'origine de ces tableaux, qui les a montrés à une maison des ventes de Berlin. Laquelle a aussitôt prévenu la fondation des Châteaux et Jardins prussiens, trop heureuse de retrouver ces chefs-d'œuvre. Quatre-vingt-dix autres pièces dérobées à l'époque au Sanssouci sont toujours activement recherchées.

Axe & Alliés reviendra d'ailleurs très prochainement sur la plus grande chasse aux trésors de l'Histoire, menée par les *Monuments Men*, ces soldats spécialisés de l'US Army envoyés en Europe sur ordre spécial de Roosevelt et Eisenhower pour retrouver les œuvres d'art pillées par les nazis.



Les Noces de Thétis et Pélée par van Haarlem.

Quand la CIA protégeait les anciens nazis

Nazis Were Given 'Safe Haven' in U.S., Report Says



Left and center, David Greider/The Mountville Times, via AP. C.R. Fritz Gopwanz/Photo Channel, via AP. Demjanjuk in 2006.

By ERIC LICHTBLAU
Published November 13, 2010

WASHINGTON — A secret history of the United States government's Nazi-hunting operation concludes that American intelligence officials created a "safe haven" in the United States for Nazis and their collaborators after World War II, and it details decades of clashes, often hidden, with other nations over war criminals here and abroad.

Un rapport secret du département de la Justice américaine sur la traque des anciens nazis après 1945 montre que les États-Unis étaient une zone de refuge pour des dignitaires du régime national-socialiste ou des officiers SS en fuite, raconte le *New York Times*.

La collaboration entre les services de la CIA et les anciens nazis n'est pas un sujet nouveau, mais c'est son ampleur qui surprend. Le célèbre quotidien s'est procuré une copie de ce rapport de 600 pages, qui évoque les désaccords entre les États-Unis et différents pays quant à ce qu'il devait advenir de ces criminels nazis.

Et les exemples de complaisance américaine ne manquent pas, comme l'aide apportée en 1954 par la CIA à Otto von Bolschwing. Il s'avère que cet officier de la SS, proche d'Adolf Eichmann et contributeur de la Solution finale, a travaillé avec la CIA aux États-Unis.

D'autres cas sont recensés, comme celui d'Arthur Rudolph, scientifique à la solde des nazis, gestionnaire de l'usine d'armement de Mittelwerk en Allemagne, accueilli en 1945 dans le cadre de l'opération « Paperclip » (exfiltration et recrutement de scientifiques nazis) pour ses compétences dans le domaine des fusées. Considéré comme le « père » de la fusée américaine Saturn V, il a été récompensé par la NASA.

Le ministère de la Justice tentait depuis 2006 de faire interdire la publication de ce rapport pour le moins brûlant. Le document a été envoyé à la presse et diverses organisations pour éviter un procès qui aurait été bien plus dommageable pour l'administration en place.

Jusqu'au 30 septembre 2011



Aux heures sombres de 1940, alors que la France est vaincue et que ses forces combattantes ont dû quitter le continent, la Grande-Bretagne semble seule face aux attaques de l'Allemagne nazie. Il reste cependant un pays qui se tient fermement à ses côtés et fournit un nombre croissant de soldats, pilotes et marins pour la défense de ce que bon nombre de ces enrôlés considèrent encore comme la mère patrie. Le Canada a en effet suivi la Grande-Bretagne aussitôt après que celle-ci a déclaré la guerre à l'Allemagne, en septembre 1939. En l'espace de seulement quelques semaines, il envoie des troupes outre-Atlantique.

Britanniques et Canadiens affirment l'histoire commune et les traditions qui les unissent, forgeant ainsi de nouveaux liens de camaraderie, d'amitié, et même de mariage au cours des six longues années de guerre où ils se côtoient.

La nouvelle exposition temporaire du Centre Juno Beach illustre les nombreuses façons dont les Britanniques et les Canadiens ont fait connaissance, et la mémoire des efforts et sacrifices communs à leurs deux pays dans le cadre de la lutte pour la liberté et la démocratie.

**Centre Juno Beach - Voie des Français Libres, BP 104
14470 Courseulles-sur-Mer, France - Tél. : 02.31.37.32.17 - www.junobeach.org**

L'architecture de la reconstruction dans le Calvados

À partir de février 2011

Un architecte, un historien et un photographe ont croisé leurs regards sur la reconstruction. L'objectif : redécouvrir les qualités

d'urbanisme de cette architecture d'après-guerre. Un travail qui sera exposé au Mémorial de Caen à partir de février 2011.

Au lendemain de la guerre, les villes du Calvados et de la Manche sont pour la plupart détruites à plus de 70 %. Dès lors, la reconstruction offre à l'architecture moderne son terrain d'expression.

Que faire de cet héritage ? A-t-il un intérêt patrimonial ?

Et comment le faire cohabiter avec l'architecture contemporaine ? À l'heure où la ville de Caen porte le projet d'une « deuxième reconstruction », une équipe du CAUE (Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement) s'est intéressée à cette « première reconstruction », celle qui s'est opérée entre 1948 et 1962.

**Mémorial de Caen
Esplanade Général Eisenhower B.P. 55026
14050 Caen Cedex 4 - Tél. : 02.31.06.06.45
Courriel : resa@memorial-caen.fr
www.memorial-caen.fr**

VOS PETITES ANNONCES DANS AXE & ALLIÉS

Choisissez votre rubrique et le thème de votre annonce :

- ☐ Vente ☐ Achat ☐ Echange ☐ Recherche
- ☐ Documentation, Livres, Magazines
☐ Maquettes, Figurines, Jeux
☐ Généalogie, Recherche familiale ou camarades d'unité
☐ Contact, Club, Commémorations, Evénements
☐ Uniformes, Equipement, Véhicules
☐ Médailles, Philatélie, Cartes postales, Souvenirs divers...

Offre réservée aux particuliers

Illustrations, photos

La rédaction d'Axe & Alliés est intéressée d'entrer en relation avec tous ses lecteurs qui disposeraient de fonds photographiques sur les événements et armées de la Seconde Guerre mondiale, pour nous aider à illustrer le magazine. Pour nous contacter : contact@axeetallies.com tél. : 04 91 71 86 89.

Envoyez votre annonce et votre règlement avant le premier du mois de parution à :
 AXE & ALLIÉS, 395 rue Paradis, 13008 Marseille.

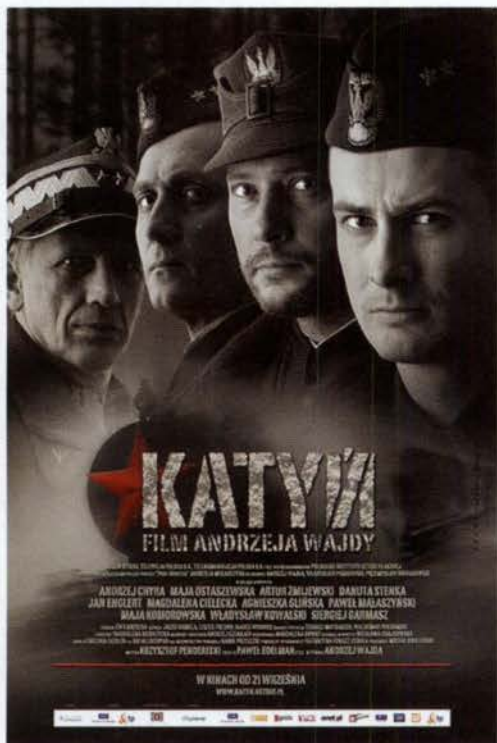
contact@axeetallies.com

10 € la petite annonce - 15 € avec insertion d'une photo

Moscou-Varsovie et l'affaire Katyn

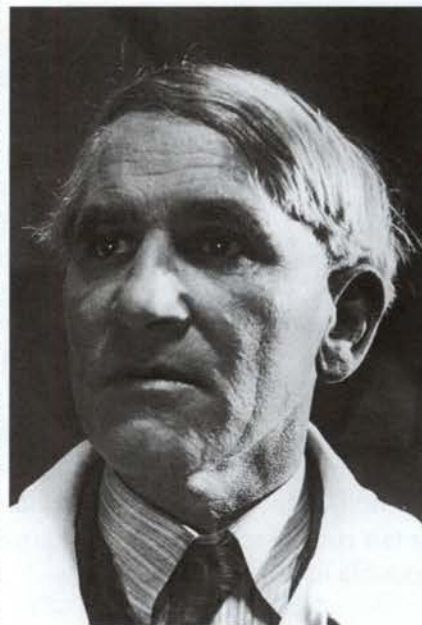
La Douma (parlement russe) vient de reconnaître officiellement que le massacre des 21 847 officiers polonais dans la forêt de Katyn, en 1940, avait bien été ordonné par Staline. Durant 50 ans, le Kremlin avait attribué ce crime aux nazis, jusqu'à ce que Gorbatchev admette, en 1990, qu'il avait été perpétré par le NKVD (police politique). Cette reconnaissance, que les Polonais attendaient depuis longtemps, entre dans le cadre de la politique de réchauffement entre Varsovie et Moscou engagée depuis peu. Le président russe Dmitri Medvedev et son homologue polonais Donald Tusk se sont rencontrés dans la capitale polonaise le 6 décembre dernier. C'était la troisième visite seulement d'un président russe en Pologne depuis la chute de l'URSS.

Dmitri Medvedev a également honoré le réalisateur polonais Andrzej Wajda de l'Ordre de l'amitié pour son film *Katyn*.



DR

« Art dégénéré »



Otto Freundlich en 1938.

Il y a quelques mois, onze statuettes ont été découvertes dans les décombres d'un immeuble berlinois bombardé durant la Seconde Guerre mondiale. Or, ces œuvres avaient été qualifiées « d'art dégénéré »

par les autorités nazies. Ces pièces en bronze et terre cuite, datant du début du XX^e siècle, seront exposées au musée archéologique de Berlin.

Certaines de ces sculptures ont été identifiées comme étant des créations d'Otto Baum, Otto Freundlich, Karl Knappe, Marg Moll ou encore Naum Slutzky. Les statuettes avaient été confisquées par les nazis dès 1933 et montrées au public lors de la grande exposition intitulée « L'Art dégénéré », présentée dans plusieurs grandes villes allemandes en 1937 et 1938.

Ces œuvres, rescapées de la politique culturelle nazie, ont été découvertes près de l'hôtel de ville de Berlin par une équipe d'archéologues qui effectuait alors des fouilles sur le tronçon de la future ligne de métro.

Des spécialistes ont pu identifier la plupart des statuettes à partir d'anciennes photos prises par les nazis. Elles pourraient être restituées aux musées où elles avaient été confisquées.

Exposition en ligne : la Seconde Guerre mondiale en Normandie

Créé conjointement par le Mémorial de Caen, France 3 Normandie et l'INA à l'occasion du 65^e anniversaire du Débarquement en Normandie, ce site propose une base unique de ressources et d'archives sur la Seconde Guerre mondiale en Normandie : photos, documentaires et reportages vidéo d'époque, interviews d'historiens... Une carte interactive de la Normandie facilite l'accès aux contenus du site, et la rubrique participative permet à l'internaute de faire partager sa propre histoire.

www.2gm-normandie.com

LA SECONDE GUERRE MONDIALE EN NORMANDIE

70^{ème} ANNIVERSAIRE DE L'APPEL DU 18 JUIN 1940

Menu

- La chronologie
- La carte interactive
- Les commémorations
- Votre histoire

18 juin 1940 : la 70^{ème} anniversaire

Le 18 juin 1940, le général de Gaulle lance son appel de résistance et d'espérance. C'est le début de la Seconde Guerre mondiale en France. Ce site propose une base unique de ressources et d'archives sur la Seconde Guerre mondiale en Normandie : photos, documentaires et reportages vidéo d'époque, interviews d'historiens... Une carte interactive de la Normandie facilite l'accès aux contenus du site, et la rubrique participative permet à l'internaute de faire partager sa propre histoire.

Jusqu'au 13 février 2011



© Exhibition Henryk Ross/ Courtesy Archive of Modern Conflict/Chris Boot Ltd/ Agence VU

Miraculeusement conservées, les troublantes photographies d'Henryk Ross dévoilent la vie du ghetto dans ses moments les plus intimes et les plus dramatiques.

Comme dans de nombreuses villes d'Europe centrale, les nazis établirent un ghetto à Lodz dès 1940, « le premier dans l'ordre chronologique, mais le second, après celui de Varsovie, par l'importance », rappelle Primo Levi. 160 000 Juifs seront enfermés dans le ghetto de Lodz, qui ne sera dissout qu'à l'automne 1944. Le Juif polonais Henryk Ross

est, à partir de 1940, le photographe officiel du ghetto, chargé de faire des photographies d'identité et de propagande pour le département des statistiques. Tout au long de ses quatre années de détention, il va réaliser des milliers de clichés qui vont rendre compte de la vie quotidienne dans le ghetto : pendaïsons, famine, déportations, mais aussi joie et bonheur, couples amoureux, familles unies...

CHRD - Espace Berthelot - 14 avenue Berthelot - 69007 Lyon
Tél. : 04.78.72.23.11

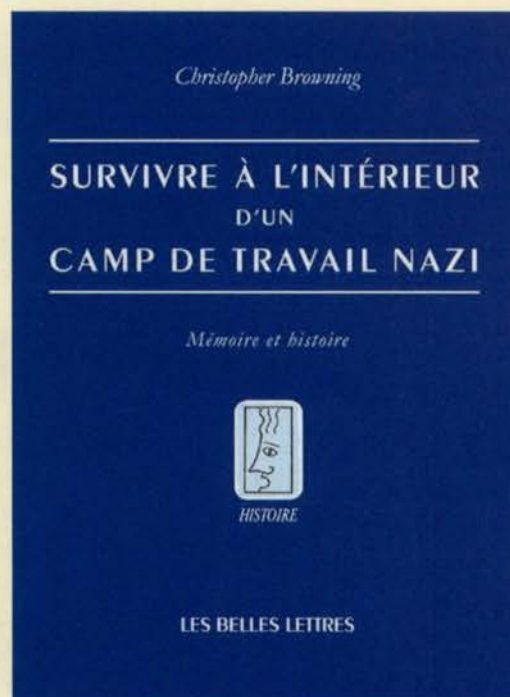
Les fiches lecture d'Axe & Alliés

Survivre à l'intérieur d'un camp de travail nazi

Christopher R. Browning complète son travail sur la Shoah de manière tout aussi remarquable que dans ses ouvrages précédents. Il se consacre ici aux victimes, et plus particulièrement aux travailleurs des camps de Starachowice, en Pologne.

Deux événements sont à la genèse de ce livre : d'une part, le 27 octobre 1942, au cours de la liquidation du ghetto de Wierzbnik, 4 000 juifs sont déportés au camp d'extermination de Treblinka, et près de 1 600 sont envoyés dans les trois camps de travail de Starachowice ; et d'autre part, en 1972, le procès de Walther Becker, qui trente ans plus tôt dirigeait la police de sécurité de Starachowice, à l'issue duquel il fut acquitté au motif que les témoignages étaient trop peu fiables et trop divergents. Choqué par ce jugement qui nie la parole des survivants, l'auteur se lance dans une entreprise de reconstruction historique.

Les camps de travail sont la partie la moins connue du système concentrationnaire nazi. Les trois sites de Starachowice qu'étudie l'auteur dans ce livre font partie de ces centaines de camps de travail développés en dehors du dispositif de la SS, où les travailleurs juifs étaient loués à des entrepreneurs privés.



S'appuyant sur 292 témoignages de survivants des camps de Starachowice, qu'il confronte, analyse, dissèque dans un minutieux travail de reconstitution, il nous livre, au-delà d'une « simple » histoire d'un camp de travail nazi, une brillante leçon de méthodologie historique. **BF**

Christopher R. Browning,
Survivre à l'intérieur d'un camp de travail nazi,
Les Belles Lettres, collection Histoire, 27 €.

Mémoires accessoires I. 1921-1946

Mémoires accessoires

I. 1921-1946

Philippe de Gaulle



Le tome I des mémoires de Philippe de Gaulle est un témoignage unique sur la montée en puissance du général, mais aussi sur sa vie de famille, jusqu'à son premier retrait de la politique.

Le général de Gaulle a occupé dans la vie des siens une place non moins prépondérante que

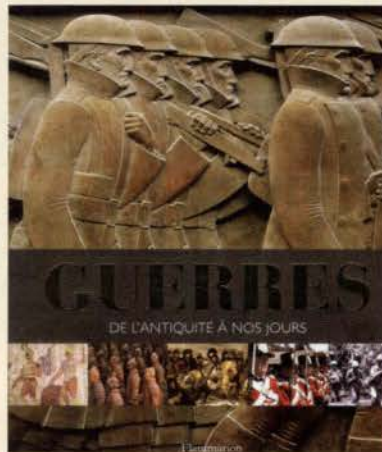
dans l'histoire du XX^e siècle. Le témoignage de son fils nous rend soudain plus proche de ce géant, dans l'ombre duquel il dut tracer sa propre voie.

Mais Philippe de Gaulle évoque également sa mère et le sort tragique de sa sœur Anne. Il rend aussi dans cet ouvrage un hommage émouvant aux équipages de la France libre, dont il fit partie et qui contribuèrent à libérer Paris et à expulser l'ennemi de l'Alsace. Sur le Paris de la Libération, sur l'œuvre réformatrice engagée par le chef du gouvernement provisoire et les obstacles qu'il a rencontrés, et enfin sur les circonstances du départ du général en 1946, ce sont autant de révélations et de mises au point qui sont apportées et qui permettent de mieux comprendre toute une époque et ses protagonistes.

Philippe de Gaulle, Mémoires accessoire I. 1921-1946, éditions Perrin, collection Tempus, 11,50 €.

Deux mille ans de guerre

Version française d'un ouvrage publié en 2009 en Angleterre, *Guerres* est un très beau livre sur l'histoire militaire de l'humanité. Des terribles guerres d'extermination assyriennes aux derniers engagements en Irak ou en Afghanistan, cette œuvre en grand format dresse un panorama de la plupart des conflits, très agréablement illustré de cartes, photos (armes, équipements) et nombreux autres documents iconographiques magnifiquement mis en valeur.



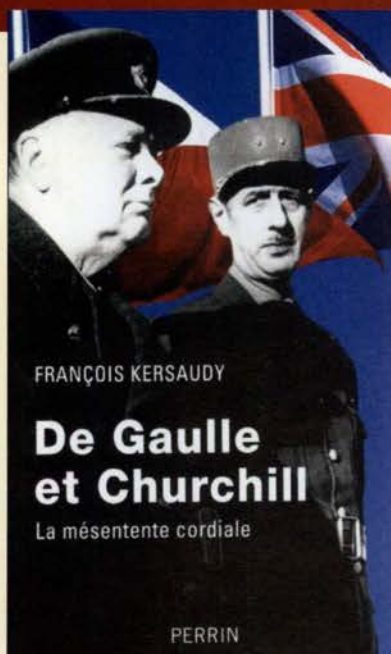
L'analyse de chaque conflit ou période est évidemment assez sommaire, mais on y piochera aisément de quoi enrichir sa culture générale et trouver l'envie de mieux se documenter, que ce soit sur l'expansion franque, les Mongols ou les guerres des Balkans. Seul regret, souvent répété ici, cet ouvrage, comme la plupart des beaux ouvrages d'histoire militaire

publiés en France, est avant tout le produit d'une approche anglaise et donne donc la primauté à l'histoire du Royaume-Uni. Crécy, Trafalgar, Waterloo, les guerres zouloues, la Somme... On retrouve une fois encore les engagements de l'armée anglaise depuis des siècles, au détriment de batailles au moins aussi importantes livrées par les autres puissances européennes.

On se satisfera tout de même de la richesse iconographique et de la diversité des sujets de ce grand livre, qui trouvera sa place dans toutes les bibliothèques des passionnés d'Histoire.

Guerres : de l'Antiquité à nos jours, Flammarion, 360 pages, ouvrage grand format, 40 €.

Mésentente cordiale



Alors que la France et la Grande-Bretagne viennent de signer un partenariat militaire historique, on ne peut s'empêcher de penser aux liens « particuliers » qu'ont noués ces deux pays, ponctués de tempêtes, de guerres, de reproches, de trahisons, de ressentiments, mais aussi d'alliances et de victoires communes.

Historien spécialiste, entre autres, de Winston Churchill, François Kersaudy nous offre ici un ouvrage remarquable sur les relations entre deux hommes au caractère très affirmé. Et lorsque se rencontrent – et souvent s'affrontent – le Premier ministre britannique et le chef de la France libre, l'atmosphère devient vite « électrique ». La Seconde Guerre mondiale, vue à travers le regard de ces deux hommes qui furent à la fois politiques, stratèges et visionnaires, ne manque pas d'intérêt ni de piquant ! Les petites phrases souvent assassines sont un régal pour le lecteur, et le face-à-face historique est étudié sous tous ses aspects grâce à la consultation d'archives abondantes (vingt fonds d'archives dans six pays, agrémentés de nombreux témoignages). Manœuvres, esquives, confrontations, alliances, mésalliances... tout ce qui a construit et nourri – et a failli détruire – l'alliance Churchill-de Gaulle est ici révélé et analysé dans le détail. Passionnant. **BL**

François Kersaudy, De Gaulle et Churchill, la mésentente cordiale, Perrin, 2010, 22,80 €.



Les éditions belges Jourdan viennent de faire paraître coup sur coup deux ouvrages sur les deux divisions SS formées à partir de volontaires belges, l'une rassemblant la composante wallonne du pays, l'autre la composante flamande !

Malgré un format et une présentation générale très similaires, les ouvrages proposent une approche différente, *SS Wallons* étant une série de témoignages, fort intéressants au demeurant, et *SS Flamands* présentant un historique de la 27^e division SS *Langemarck*. Les deux unités ont toutefois bien des points communs, trouvant leur origine dans les problèmes d'identité de la nation belge et puisant dans le vivier des mouvements indépendantistes des deux moitiés du pays.

SS Wallons présente une dizaine de témoignages, qui reviennent soit sur les conditions de l'enrôlement, soit sur des faits de combat. Face à ces récits, on est frappé par l'étonnante naïveté (certains diront une forme d'honnêteté ou de courage politique) de ces soldats, parfois très jeunes, dont l'engagement idéologique, et avant tout un anticommunisme ardent, les conduit à accepter de servir sous l'uniforme de l'occupant allemand. Les conditions épiques des combats à l'Est, surtout pour ces unités de seconde catégorie au sein des troupes de Hitler, sont souvent stupéfiantes. Quelques annexes (courriers, contrats d'engagement) complètent ce petit ouvrage (Axe & Alliés vient de publier un numéro hors-série sur l'historique détaillé de la Légion Wallonie).

SS Flamands, rédigé par Jonathan Trigg, revient sur le parcours de la *Langemarck*, brigade d'assaut devenue division SS fin 1944 seulement. Cette étude présente les divers combats menés par la *Langemarck* à l'Est, le plus souvent dans les grandes lignes et non sans quelques généralités. De même, ne sont pas évoqués en détail les difficultés de recrutement, les mesquines luttes politiques ou le peu d'importance réellement octroyée à ces unités non germaniques par le pouvoir nazi. Il n'existe toutefois aucune autre étude en français sur cette unité.

**D.-C. Luytens, *SS Wallons*,
éditions Jourdan, 340 pages, 18,90 €.
Jonathan Trigg, *SS Flamands*,
éditions Jourdan, 350 pages, 22,90 €.**



COURRIER DES LECTEURS

◆ Je viens d'acheter le hors-série « Les grandes batailles de la Seconde Guerre mondiale ». Une fois de plus, vous avez accompli un excellent travail ! Un petit regret cependant, vous n'avez pas consacré un compte-rendu sur une bataille décisive, à mon avis, du second conflit mondial : la bataille des Ardennes, bien que vous l'ayez effectivement racontée dans le n° 8.

Par ailleurs, je me permets de revenir sur l'entretien avec l'historien Jean-Jacques Langendorf publié dans le n° 14 (*Leibstandarte SS Adolf Hitler*) pour souligner deux petites imprécisions.

M. Langendorf déclare qu'au printemps 1923, Hitler ne disposait que de deux gardes du corps en la personne de Josef Bechtold et Julius Schreck. Certes, ces deux hommes faisaient partie de la *Stabswache* (garde d'état-major) devenue en mai de la même année la *Stosstrupe Adolf Hitler* mais d'autres gardes entouraient le futur Führer, des hommes comme Emil Maurice, Ulrich Graf, Julius Schaub ou Christian Weber pour n'en citer que quelques-uns. Autre point de détail, le noyau de la SS n'était pas de vingt hommes par ville, mais de dix... sauf à Berlin, qui de par son statut de capitale avait droit à vingt hommes et deux chefs ! J'ajouterai pour finir que la SS ne fut pas constituée en novembre 1925, mais en avril de cette année, et ses premiers membres apparurent devant le public lors des funérailles d'Ernst Pöhner, préfet de police de Munich et l'un des premiers inscrits au NSDAP.

En tout cas, bravo et merci à vous !

Dominique Faraut

◆ Je me permets d'ajouter un petit détail au sujet de la *Wiking* (Axe n° 23) : Mengele était médecin militaire dans cette unité et c'est après avoir été blessé qu'il partit accomplir sa funeste mission à Auschwitz. Sinon, j'ai relevé une petite coquille concernant le service de la *Wiking* à Tcherkassy : la date exacte est bien sûr « janvier à mars 1944 » (et non 1943) comme indiquée par erreur sur votre tableau.

Alexderome (sur le forum Axe)

La transfusion sanguine

Le front et l'arrière unis par le sang

En temps de guerre, la survie des soldats et des civils est fortement liée aux progrès de la médecine, la multitude des cas à traiter étant elle-même source de progrès. Si l'introduction de nouveaux antibiotiques comme la pénicilline ou les sulfamides, la chirurgie et l'anesthésie ont grandement contribué à sauver des vies, il est un autre domaine dans lequel les services de santé et les armées vont exceller : la transfusion et la conservation du sang.

Matériel allié pour les transfusions sanguines. À droite, le nécessaire britannique pour recueillir le plasma. Ci-dessous : des unités de plasma desséché de l'US Army et de l'armée britannique.



© US Army Medical Department

La transfusion sanguine est longtemps restée un acte complexe et périlleux. Il a fallu attendre que les chercheurs découvrent les particularités du précieux liquide pour que la technique de transfusion devienne possible et sans risque pour les patients. Ce n'est qu'en 1900 que l'Autrichien Karl Landsteiner découvre la notion de trois groupes sanguins ABO en comparant le sang de différents sujets. Il constate que le sang s'agglutine ou non avec les globules rouges des autres patients, résolvant en partie le problème d'incompatibilité sanguine qui posait tant de difficultés à ses prédécesseurs. Le groupe AB est découvert en 1902 par A. Decastrello et A. Sturli. Le sérologiste polonais Ludwik Hirszfeld et Emil von Dungern découvrent l'hérédité des groupes sanguins ABO en 1911.

Jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les transfusions de sang se font de bras à bras à l'aide d'une canule. Une autre découverte importante permet aux militaires de conserver le sang pendant quelques jours. Grâce à ce délai, la substance vitale pourra ainsi être transportée dans les hôpitaux militaires établis en arrière du champ de bataille. Le chirurgien Richard Lewisohn, du *Mount Sinai Hospital* de New York, et le belge Albert Hustin démontrent à un an d'intervalle les vertus anticoagulantes du citrate de soude. En 1916, la conservation du sang peut ainsi atteindre 30 à 40 jours, alors qu'elle n'était que de quatre jours en 1915.

Il revient au docteur Émile Jeanbrau de réaliser la première transfusion sanguine sur un blessé de guerre en 1914. En raison des problèmes d'identification des groupes sanguins et d'incompatibilité récurrents, seul le sang du groupe O mélangé à du citrate de soude est utilisé. Les services de santé américains ont quant à eux recours à un sérum physiologique salé.

La guerre d'Espagne va donner l'occasion aux pays européens de mettre en place une logistique spécifique pour conserver et transporter ce liquide périssable. Pour faire

Le sang est stocké dans des réfrigérateurs (entre 4 et 6°C), eux-mêmes protégés par des caisses de bois.

face à la demande croissante, les républicains espagnols créent ainsi une banque de sang et des unités de transfusion mobiles. Ils seront imités en cela par les franquistes.

Grâce à l'expérience acquise, les armées vont réfléchir à la meilleure manière de collecter, de stocker et d'approvisionner les unités en temps de guerre.

Les Britanniques créent en 1939 à Bristol le *Army Blood Transfusion Service* (ABTS). Un *Home Depot*, des *Base Transfusion Units* (BTU) et des *Field Transfusion Units* (FTU) voient également le jour. Désormais, le sang de chaque soldat est analysé pour définir le groupe, et la mention est portée sur les plaques de matricule, les carnets de solde et les dossiers médicaux. Le sang et les produits dérivés (plasma, sérum) sont réfrigérés et stockés dans des conteneurs isothermes. Il faut organiser la collecte du sang, lancer des appels aux dons, concevoir et fabriquer le matériel de transfusion. Aux États-Unis, le Dr Charles Drew conceptualise et organise la première banque de sang en 1941 et coordonne le programme « *Blood for Britain* ». L'*American Red Cross* prend en charge la collecte du sang pour l'*US Army*. La découverte du plasma (qui peut être desséché) permet de résoudre les problèmes de conservation et de stockage.

Dans tous les pays, les collectes du sang organisées à grands renforts de propagande soulèvent un admirable élan qui unit le front et l'arrière. Aux États-Unis, les dons faits pendant la guerre s'élèvent à plus de 13 millions d'unités. À Londres, plus de 300 000 litres de sang sont collectés puis distribués. Nul blessé ne doit mourir faute de sang.



© Life

En Normandie, le sang est transporté dans des conteneurs isothermes en avion, puis en camion réfrigéré, et stocké dans des banques de sang comme celle de Bayeux. Des obus de 155 évadés sont même employés pour approvisionner en médicaments et en plasma les troupes encerclées. Les blessés peuvent désormais être transfusés en pleine bataille dans les FTU et dans les antennes sanitaires. Dans le même temps, les avancées se poursuivent. Les transfusions sanguines deviendront de plus en plus sûres pour les receveurs avec la découverte par Landsteiner et son compatriote Wiener d'un nouvel agglutinogène responsable d'accidents inexplicables de la transfusion, qu'ils appellent « facteur rhésus ». ■



© Life

Italie, 1943. Un infirmier américain transfuse un GI blessé. Le plasma est prioritairement donné dans les zones de combat, sur la ligne de front comme les plages de débarquement. Il est distribué en urgence en attendant une véritable transfusion.

François KERSAUDY

De Gaulle et Churchill

La mésentente cordiale

Lorsque le chef de la France libre et le lion britannique s'affrontent, il faut s'attendre à des étincelles. François Kersaudy, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de ses grandes figures, revient sur le duo de Gaulle-Churchill qui a marqué ce terrible conflit planétaire.

François Kersaudy a enseigné l'Histoire à Oxford avant de devenir professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne. Spécialiste en histoire diplomatique et militaire, il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale. Il a récemment publié une biographie de Hermann Göring.



Axe & Alliés : *On est surpris de voir à quel point Churchill est francophile, alors que de Gaulle est très méfiant envers l'Angleterre. Les deux hommes ont-ils bâti plus qu'une collaboration, une amitié faite d'estime mais aussi de « tempêtes » ?*

François Kersaudy : Churchill et de Gaulle aimaient la France, mais ce n'était ni le même amour, ni la même France. Churchill avait pour la France un amour indulgent, distant, idéalisé, avec une immense admiration pour son histoire et ses grands hommes. De Gaulle portait à la France un amour intransigeant, intime, concret, avec toutefois la même admiration — vénération, même — pour son histoire. Mais Churchill était avant tout un patriote britannique, de Gaulle un patriote français. Pour l'un comme pour l'autre, cela primait sur toutes les autres considérations. C'est évidemment difficile à concevoir dans la France d'aujourd'hui, car le patriotisme n'est plus à la mode, et nous sommes même le seul pays au monde à repousser avec horreur le concept d'identité nationale. Dans les années quarante, aucun pays — surtout

pas la France — ne se déniait une identité nationale, c'est d'ailleurs pourquoi l'occupation nazie était insupportable. Concernant l'amitié entre les deux hommes, il faut comprendre que de Gaulle considérait qu'« un homme peut avoir des amis, une nation, jamais ! ». Or, il se considérait comme incarnant sa nation par défaut, de sorte que l'interrogation fréquente de Churchill « Mon Général, vous ne voulez donc pas que nous soyons amis ? » n'avait pour de Gaulle aucun sens : une France outragée, combattant à l'étranger, menacée de tous côtés — y compris par ses alliés — ne pouvait avoir d'amis véritables. Ajoutez à cela que de Gaulle entretenait effectivement une certaine méfiance vis-à-vis de la perfide Albion, en grande partie du fait des anciennes rivalités coloniales. Il soupçonnait Churchill de vouloir récupérer certaines colonies françaises à la faveur de la Seconde Guerre mondiale. C'était faux en ce qui concerne Churchill, mais déjà nettement plus vrai dans le cas de certains émules de Lawrence d'Arabie au War Office

et au Colonial Office. D'où les grandes tempêtes de l'été 41, du printemps 42, de l'automne 42 et de l'été 43 — pour commencer... Mais l'amiral Mountbatten me disait en 1979 : « Rien qu'à voir la façon dont ils s'invectivaient, je pouvais voir qu'ils s'admiraient profondément ! »

A&A : *Pourquoi Churchill, en dépit des propos antibritanniques de De Gaulle, continue-t-il de traiter avec le chef de la France libre, alors qu'il pourrait soutenir les « dissidents » tel l'amiral Muselier qui semble être plus conciliant ?*

FK : Pour plusieurs raisons : il a pris des engagements hautement personnels envers de Gaulle à l'été de 1940 — les « accords Churchill-de Gaulle » —, et il y a engagé tout son prestige. Renier ces accords par la suite créerait bien trop de problèmes en politique intérieure. Soutenir les « dissidents » poserait encore d'autres problèmes : de l'avis de ses diplomates comme de ses militaires, les dissidents — à commencer par Muselier — sont des « poids plumes », qui n'ont que très peu de partisans et



passent leur temps à se quereller. Troisièmement, Churchill a compris d'emblée la grandeur du général de Gaulle et son prestige en Grande-Bretagne comme en France. Rompre avec de Gaulle — surtout après la déclaration de soutien du CNR au printemps 1943 — reviendrait à rompre avec la France, une éventualité impensable pour un vieux francophile comme Churchill. Enfin, à quelques exceptions près, l'entourage de Churchill est loin de recommander une rupture avec de Gaulle : Eden, Attlee, Mountbatten — sans parler de Mme Churchill et du roi George VI — y sont radicalement opposés.

A&A : *Des tensions apparaissent à partir de la « crise du Levant » et les relations entre de Gaulle et Churchill se détériorent. Comment expliquer que le Premier britannique soit prêt à couper tout lien avec le général en 1943, voire à l'expulser de Grande-Bretagne après avoir tant fait pour lui ?*

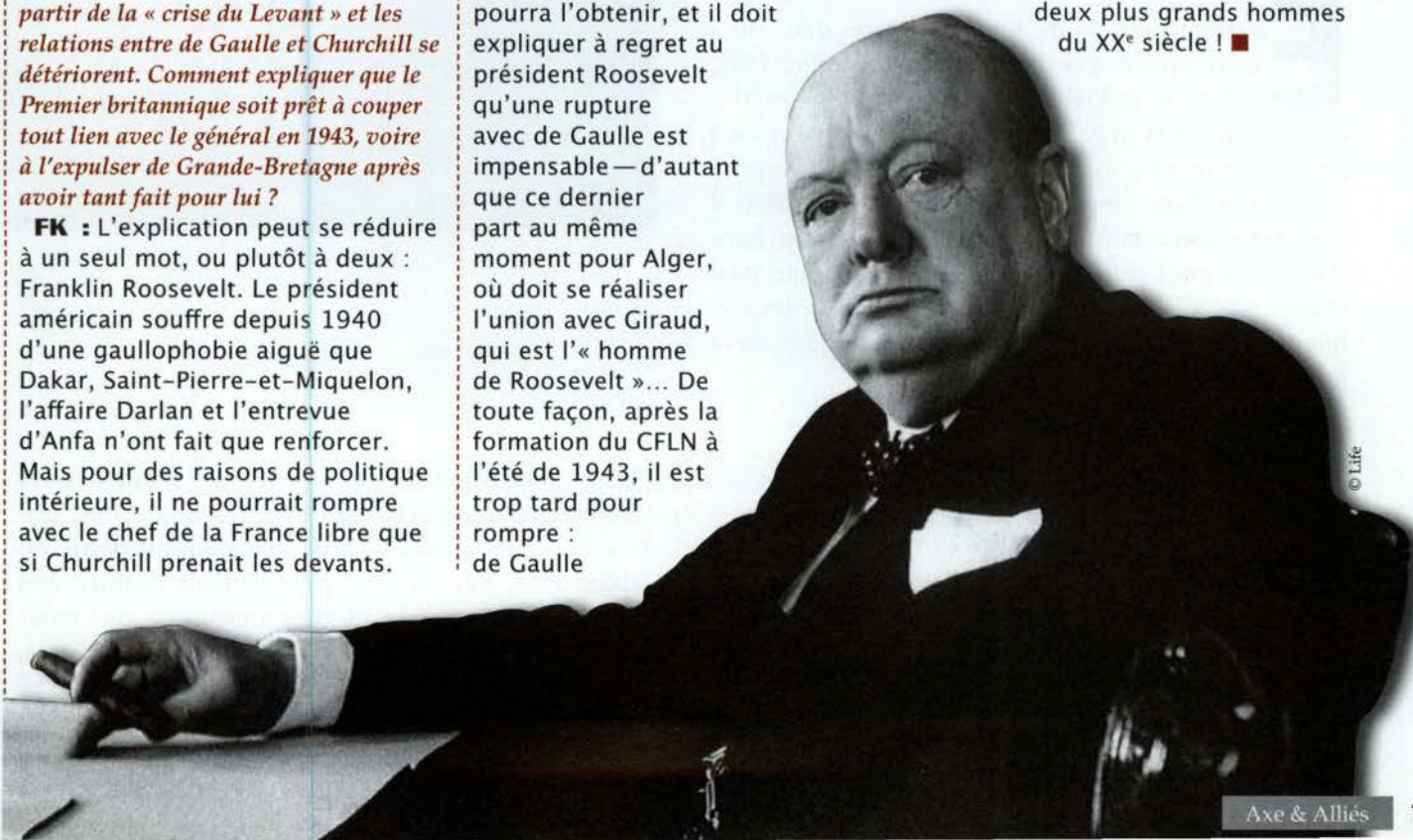
FK : L'explication peut se réduire à un seul mot, ou plutôt à deux : Franklin Roosevelt. Le président américain souffre depuis 1940 d'une gaullaphobie aiguë que Dakar, Saint-Pierre-et-Miquelon, l'affaire Darlan et l'entrevue d'Anfa n'ont fait que renforcer. Mais pour des raisons de politique intérieure, il ne pourrait rompre avec le chef de la France libre que si Churchill prenait les devants.

D'où une très forte pression sur le Premier ministre, qui est son obligé du fait de la contribution considérable apportée par les États-Unis à l'effort de guerre allié. Pour Churchill, la survie de la Grande-Bretagne et la victoire sur Hitler dépendent de l'Amérique, et pour complaire à Roosevelt — accessoirement pour obtenir de lui quelques concessions dans le domaine stratégique —, il est prêt à faire de très gros sacrifices. De Gaulle fait manifestement partie de ceux-là. Mais Churchill n'est pas un dictateur : pour prendre l'initiative d'une rupture, il lui faudrait l'accord de son gouvernement, de son parlement et même de son roi. Or, il s'avère dès le mois de mai 1943 qu'il ne pourra l'obtenir, et il doit expliquer à regret au président Roosevelt qu'une rupture avec de Gaulle est impensable — d'autant que ce dernier part au même moment pour Alger, où doit se réaliser l'union avec Giraud, qui est l'« homme de Roosevelt »... De toute façon, après la formation du CFLN à l'été de 1943, il est trop tard pour rompre : de Gaulle

est presque devenu un chef de gouvernement, il a une base territoriale en Afrique du Nord, et il s'est fait bien trop d'alliés en France, aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

A&A : *Les deux « chefs » partagent le même espoir concernant l'entrée en guerre des États-Unis. Partagent-ils la même vision concernant l'après-guerre ? Je pense à la remarque « prophétique » de De Gaulle concernant les grands blocs USA-URSS...*

FK : Absolument, mais ils n'en tirent pas les mêmes conclusions : pour Churchill, cela signifie que la Grande-Bretagne devra toujours subordonner sa politique à celle des États-Unis après la guerre ; pour de Gaulle, cela signifie qu'il faudra toujours préserver son indépendance à l'égard des deux blocs en formation. D'où bien sûr deux politiques radicalement différentes, ce que l'on verra clairement en comparant celle du Premier ministre Churchill entre 1951 et 1955 avec celle du président de Gaulle entre 1959 et 1969... Mais entre les deux hommes, il n'y aura plus de tempêtes après la guerre : Churchill deviendra le premier gaulliste d'Angleterre, et de Gaulle nommera Churchill Compagnon de la Libération dès son retour au pouvoir. C'est une relation extraordinaire que celle des deux plus grands hommes du XX^e siècle ! ■





(1940–1942)

France–États–Unis

Relations ambiguës entre deux « neutres »

Par **Gérard VIAL**

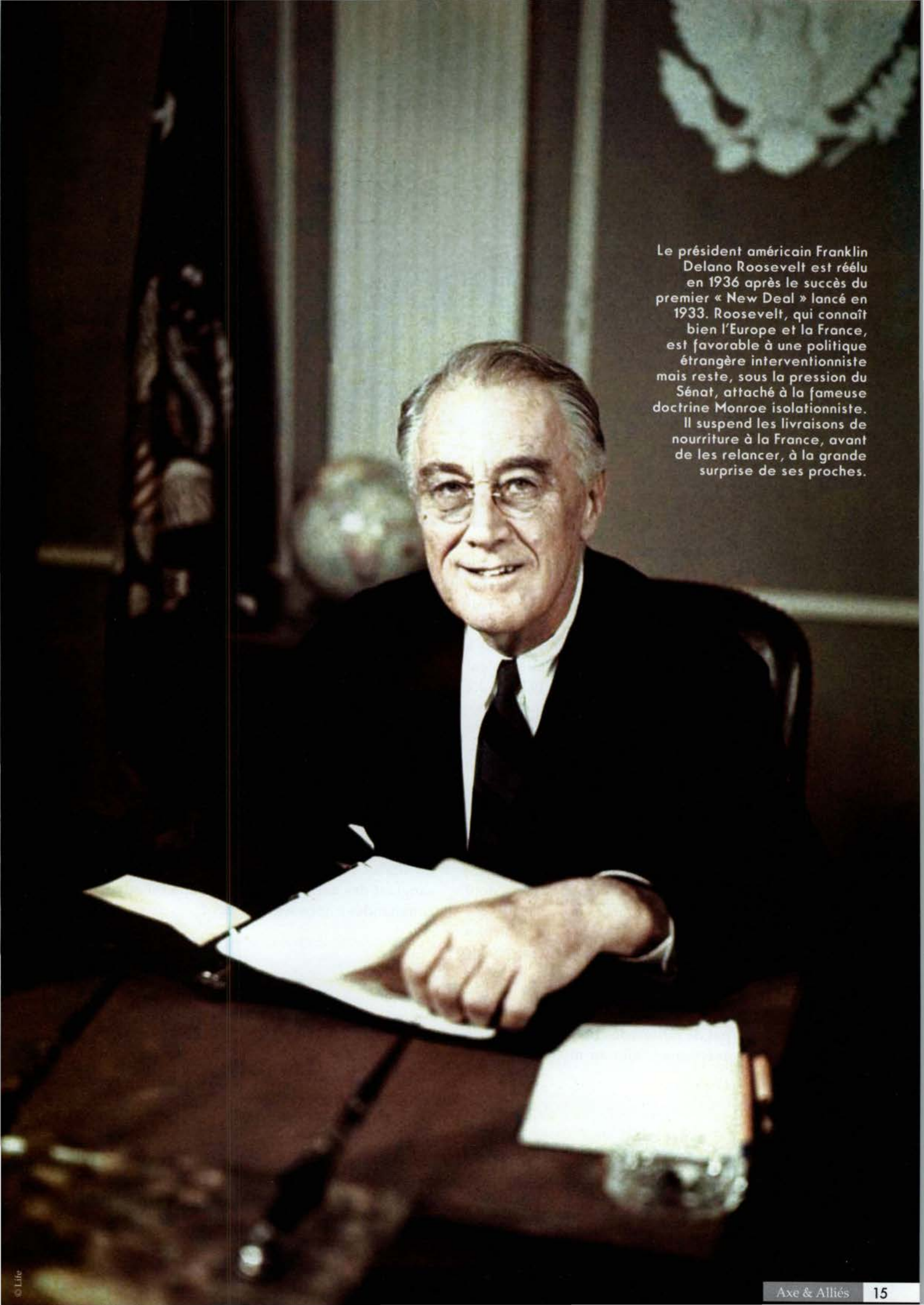
Entre la débâcle de juin 1940 et le débarquement en Afrique du Nord de novembre 1942, la France de Vichy, théoriquement pays neutre et souverain, n'avait pas de raisons de rompre tous ses liens commerciaux avec la première puissance économique mondiale, longtemps neutre elle aussi. Mais il s'avéra rapidement que le moindre flux de marchandises échangées entre ces deux « neutres » – qui n'en étaient pas réellement – constituait en réalité un élément du vaste jeu qui se déroulait sur l'échiquier de la guerre mondiale.

Les interrogations de juillet 1940

Jusqu'à la fin des années 1930, la France, traditionnellement protectionniste (après une brève période de libre-échange de 1860 à 1892, la France avait sans cesse durci ses lois protectionnistes, jusqu'à la mise en place du « bloc-or » au moment de la conférence de Londres en juin 1933), réalisait environ la moitié de ses échanges avec ses propres colonies. Depuis

La défaite de la France en juin 1940 et l'instauration d'un régime autoritaire à Vichy ne rompent pas les relations diplomatiques et économiques entre la France et les États-Unis, bien au contraire. Durant deux ans, Washington et Vichy vont être en contact permanent, mais sous la surveillance plus ou moins étroite de Londres et de Berlin.

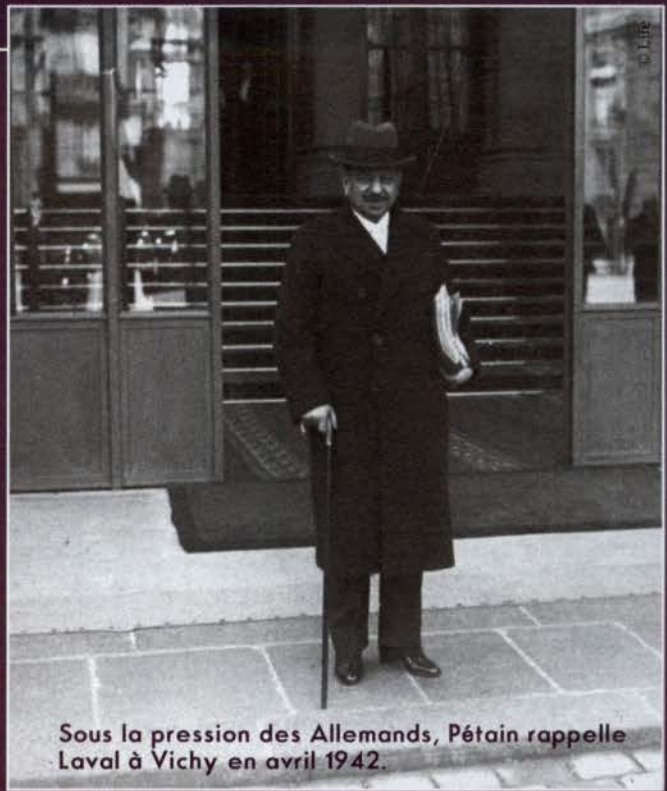
1933 et la division du monde en blocs monétaires et commerciaux, ses échanges avec les États-Unis, leaders du « bloc dollar » alors qu'elle faisait partie du « bloc-or », s'étaient progressivement réduits. Les inquiétudes liées à la menace croissante des nazis avaient cependant amené, dès 1938 et l'Anschluss, un infléchissement. Malgré l'isolationnisme affiché des Américains, les démocraties occidentales sentaient bien qu'en cas de conflit, comme cela avait été



Le président américain Franklin Delano Roosevelt est réélu en 1936 après le succès du premier « New Deal » lancé en 1933. Roosevelt, qui connaît bien l'Europe et la France, est favorable à une politique étrangère interventionniste mais reste, sous la pression du Sénat, attaché à la fameuse doctrine Monroe isolationniste. Il suspend les livraisons de nourriture à la France, avant de les relancer, à la grande surprise de ses proches.

La « neutralité » de Vichy

L'armistice signé avec l'Allemagne et l'Italie (pays avec lesquels la France était en guerre) et effectif le 25 juin 1940, mettait l'Hexagone en « position de neutralité », hors du conflit qui se poursuivait, en particulier entre l'Axe et le Royaume-Uni. La France, aux mains de Vichy à compter du 11 juillet 1940, n'était pas devenue avec l'armistice un « pays neutre » au sens où nous l'entendons pour la Suisse, par exemple. Elle était simplement devenue « neutre dans le conflit en cours », comme l'étaient les États-Unis jusqu'en décembre 1941. Cela ne signifiait nullement que la France officielle n'avait pas de préférences pour tel ou tel belligérant ; préférences qui, manifestement, ne se portaient pas vers le même camp que les États-Unis. Mais cette « neutralité » autorisait les échanges commerciaux (qui ne se font pas entre ennemis), aussi bien entre la France et l'Axe qu'entre la France et le Royaume-Uni (échanges non souhaités par ce dernier) ou, bien entendu, entre la France et le reste du monde, continent américain en tête.



le cas en 1917-1918, seule la puissance américaine ferait pencher la balance. Quant à Roosevelt, malgré l'opposition de milieux d'affaires isolationnistes ou germanophiles disposant d'importants lobbies à Washington, il multipliait les signes d'encouragement à la résistance face au totalitarisme. En 1939, la loi « *Cash and Carry* », si elle réaffirmait la neutralité américaine (clairement énoncée dans la loi de neutralité du 31 août 1935), permettait aux Franco-Britanniques, maîtres des mers, de puiser dans l'immense potentiel industriel des États-Unis. Dès septembre 1939, d'importantes livraisons militaires, chapeautées par Raoul Dautry, ministre français de l'Armement, quittaient les États-Unis à destination de la France. Parmi elles, les livraisons de chasseurs Curtiss, destinés à compenser l'infériorité française sur le plan aérien, dont les premières commandes remontaient à mai 1938. S'y ajoutaient des chars, des mitrailleuses, des véhicules de transport... ainsi que d'importantes cargaisons de blé et produits alimentaires divers.

À partir du 22 juin 1940, la France, devenue théoriquement neutre dans le conflit après avoir signé l'armistice, n'avait pas de raisons de voir se tarir le flot de marchandises américaines, tout au moins à destina-

tion des ports de la zone libre ou de l'empire colonial. Mais le pragmatisme anglo-saxon n'avait pas tardé à faire la part des choses. Dès ses premiers jours, le gouvernement Pétain constitué le 16 juin 1940, et qui n'était pas encore installé à Vichy, pouvait laisser subodorer un parfum de sympathie de plus en plus prononcé pour l'Axe, notamment avec la nomination de Pierre Laval. L'affaire de Mers el-Kébir le 3 juillet 1940 fut l'élément révélateur. Vichy avait rompu ses relations diplomatiques avec Londres et parlait de bombarder Gibraltar — bombardement qui devait avoir lieu les 24 et 25 septembre. En représailles, Londres classait la France parmi ses « ennemis potentiels » et lui imposait son blocus maritime. Quelle position les États-Unis devaient-ils adopter face à ce divorce sanglant des anciens alliés, et qu'allait-il advenir des commandes françaises en cours ?

Le contre-torpilleur français *Mogador* vient d'être touché par un obus de 380 mm britannique. Churchill vient de déclencher l'opération « Catapult » (2 juillet 1940) pour éviter que la flotte française ne tombe entre les mains des Allemands. À Oran, en Algérie, les bâtiments de la Royal Navy ouvrent le feu sur les Français. Les relations Vichy-Londres sont rompues.





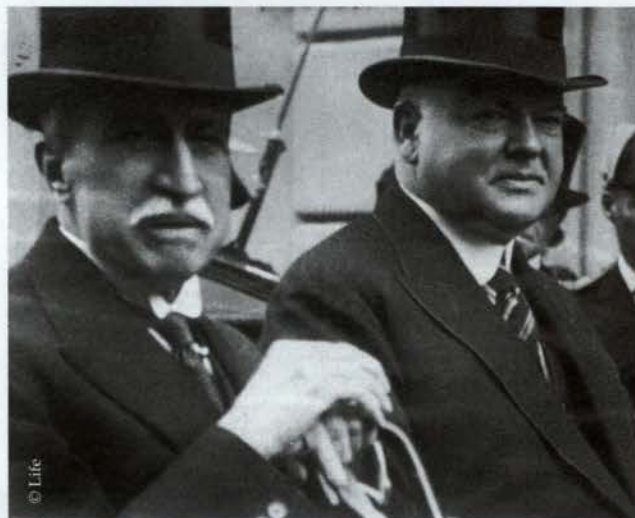
En mars 1940, Paul Reynaud est nommé président du Conseil et ministre des Affaires étrangères par le président Lebrun. Reynaud presse Roosevelt d'accroître les livraisons de matériel pour faire face à l'Allemagne, mais la doctrine Monroe prend l'ascendant sur la volonté interventionniste du dirigeant américain.

L'ancien président américain Hoover (à droite), candidat malheureux face à Roosevelt aux élections de novembre 1932, fait partie de cercles influents francophiles mais il est contrecarré par Roosevelt, attentif au discours « musclé » de Churchill.

L'attitude américaine pendant l'été 1940

Dès le 17 juin, craignant que le matériel commandé depuis des mois par les dirigeants français (et encore en urgence par Paul Reynaud les jours précédents) ne tombe aux mains des Allemands, les Américains consignèrent dans leurs ports tout le matériel militaire à destination de la France, dont 450 avions de chasse. Il n'y avait là qu'un acte de bon sens, les États-Unis n'ayant aucun intérêt à armer l'Axe. De plus, — argument encore plus important pour les milieux d'affaires — qui allait payer le matériel livré en cas de confiscation par les autorités allemandes ?

A contrario, la France continuait à bénéficier d'importantes sympathies outre-Atlantique, les réflexes du premier conflit mondial se remettant à jouer à plein. Chaperonnés par l'ex-président Hoover, qui conservait l'oreille de cercles influents, de nombreux mouvements charitables étaient prêts à intervenir face à la misère de populations civiles soumises à une occupation de fer — souffrances partiellement réelles, partiellement fantasmées. Comme lorsque les enfants du nord de la France recevaient des colis américains entre 1914 et avril 1917, des collectes étaient organisées dans tout le Nouveau Monde. Mais rien n'était simple dans ce conflit : à titre d'exemple, 490 tonnes de lait en poudre furent achetées en Suisse avec les sommes récoltées, fin août 1940. Au moment de payer les Helvètes, Washington bloqua le transfert de fonds, pourtant totalement privés. Roosevelt venait de se montrer sensible aux arguments de Churchill, qui, le 17 juillet, avait proclamé : « *Les Allemands sont parfaitement capables de nourrir les populations conquises.* » (sous entendu : « ce n'est pas aux Américains de le faire »).



Le Premier ministre au cigare enfonçait le clou un peu plus tard : « *On n'envoie rien aux enfants de Belgique et de Hollande qui sont restés nos alliés, alors pourquoi envoyer aux enfants d'un gouvernement de traîtres ?* »

Ainsi, au cœur de ce tragique été 1940, les États-Unis, seuls capables de soulager les misères du peuple français, ne savaient sur quel pied danser. Vichy se devait d'intervenir...

Des accords fragiles, mais des échanges concrets

Face aux hésitations américaines, et marqué lui aussi par le souvenir du magnifique élan de solidarité venu des États-Unis pendant la Première Guerre mondiale, le gouvernement du maréchal mandata plusieurs fois son ambassadeur à Washington pour jurer devant les autorités fédérales « *qu'aucun envoi ne serait détourné vers les Allemands* ». En parallèle, Pétain cherchait un accord avec Londres, et, le 22 octobre 1940, le professeur Rougier, émissaire secret du maréchal, était reçu par Churchill. L'inflexible Premier britannique se montra prêt à assouplir le blocus subi par les Français et à ménager Pétain sur les ondes, en échange de

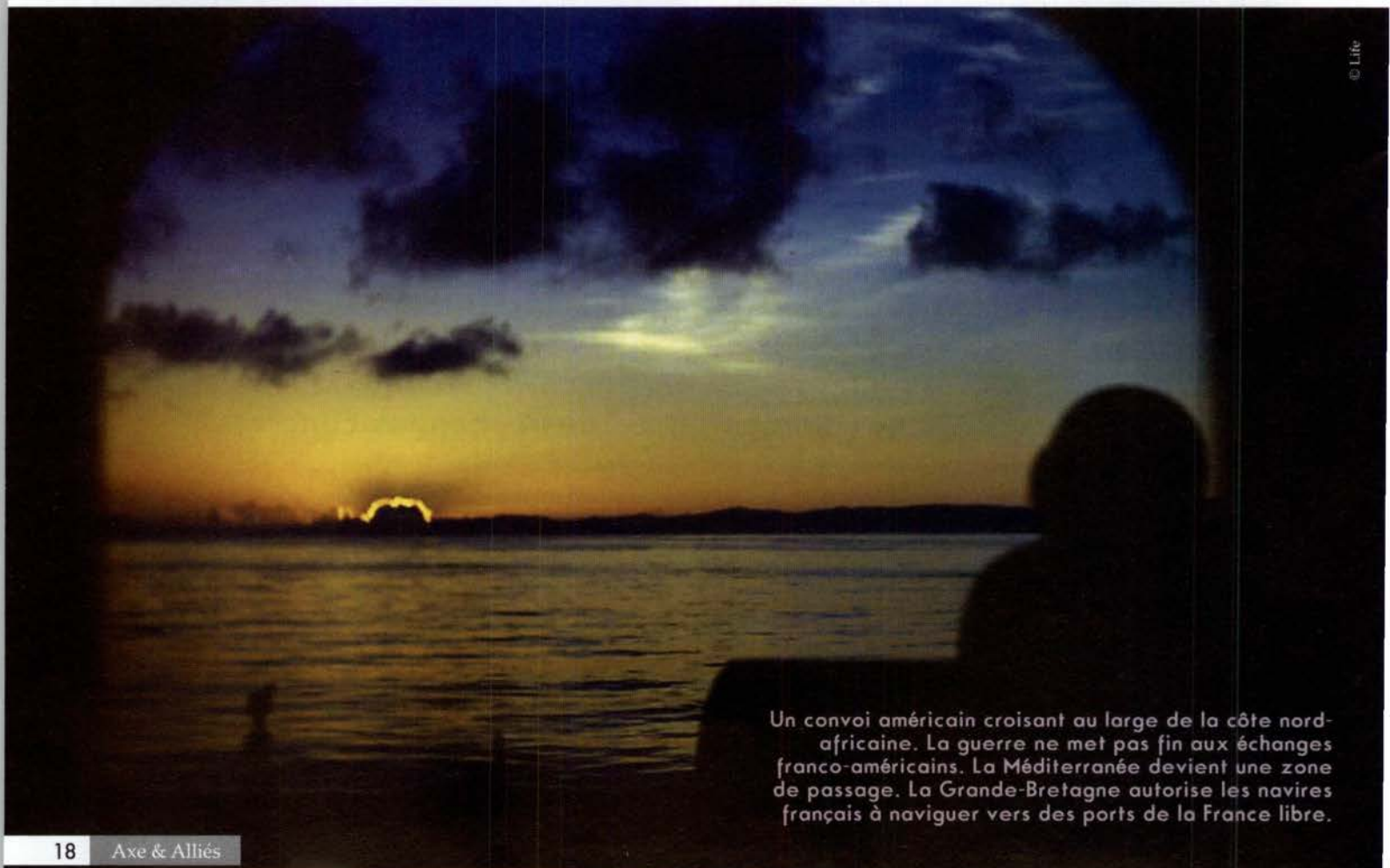


Le « lion » Churchill, Premier ministre intransigeant de la Grande-Bretagne, craint que la puissante flotte française ne passe sous contrôle allemand. Il négocie avec Pétain la neutralité française contre un assouplissement du blocus.

promesses sur la neutralité de la flotte et des colonies françaises. Enfin, en décembre 1940, l'ambassadeur du Canada à Vichy, Pierre Dupuy, francophone et francophile mais aussi représentant officiel du souverain britannique — le souverain britannique étant de droit chef d'État du Canada —, favorisa la signature des accords Halifax-Chevalier, s'appuyant sur les acquis de la mission Rougier.

Considérés désormais comme « neutres » par le Royaume-Uni, les navires marchands français pouvaient bénéficier de « navicerts », documents permettant de franchir le blocus anglais, mais seulement à destination des ports de zone libre. Un trafic transméditerranéen était désormais possible, et les produits américains allaient pouvoir affluer en transitant par l'Afrique du Nord. En 1941, ce furent plusieurs milliers de tonnes de nourriture qui passèrent des États-Unis en France, précieux apport pour la population d'un pays dont la production agricole avait diminué de plus d'un tiers, et soumis à des achats massifs de vivres par le Reich... quand il ne s'agissait pas de confiscations (une grande partie des frais d'occupation payés quotidiennement par la France servait en réalité à ponctionner les stocks français au profit du Reich).

On vit même quelques exportations françaises à destination des États-Unis (vin du Sud-Est ou d'Algérie, produits de luxe, quelques fruits). Le navicert lié à ces exportations était à ce moment-là au nom des États-Unis, donc accepté sans aucune tracasserie par les autorités britanniques. Cependant, l'argent de la vente devait rester sur le sol américain jusqu'à la fin du conflit, de peur qu'il ne tombe entre les mains allemandes, avides de dollars.



Un convoi américain croisant au large de la côte nord-africaine. La guerre ne met pas fin aux échanges franco-américains. La Méditerranée devient une zone de passage. La Grande-Bretagne autorise les navires français à naviguer vers des ports de la France libre.

Roosevelt devant le Sénat (photo non datée). L'attaque de Pearl Harbor et la déclaration de guerre allemande changent la donne. Vichy est maintenant proche d'un régime qui veut la perte des États-Unis. Pourtant, contre toute attente, les convois de vivres reprennent.



© Life

« La politique du lait condensé »

Mais rien de ces maigres échanges franco-américains ne pouvait échapper à la politique. Ils n'étaient tolérés que parce que chacun y trouvait son compte. En autorisant quelques passages de navires, Churchill n'avait accordé qu'une aumône aux Français contre de vagues promesses sur l'inquiétante flotte de Toulon, mais il disposait maintenant de la possibilité d'affamer la population française aux moindres initiatives pro-allemandes des amiraux de Darlan. L'oiseau déplumé de Vichy, quant à lui, pouvait, face au puissant aigle germanique, bénéficier un tout petit peu de l'aile protectrice de l'aigle américain, mais seulement si Churchill le voulait bien... Ce modeste trafic permettait cependant à Pétain, tout en soulageant un peu la misère de son peuple, d'arguer dans sa propagande que la France était bien sortie du conflit, puisqu'un commerce persistait entre « neutres ». Roosevelt, lui, disposait d'un extraordinaire moyen de pression. En décembre 1940, le nouvel ambassadeur Leahy arriva à Vichy, muni des instructions suivantes : « Vous direz aux Français que nous enverrons du lait condensé, des vitamines [...], des céréales et d'autres denrées [...] à condition que la collaboration avec l'Allemagne soit réduite au

minimum. » Seul le Reich, peut-être, aurait pu considérer les maigres envois américains d'un œil critique, encore qu'il ne soit pas impensable que les technocrates allemands se soient dit que tout vivre arrivé en France, payé par les Français, pouvait permettre une ponction équivalente de vivres français en direction de l'Allemagne.

La fin des échanges franco-américains

Le cadre général des échanges entre les États-Unis et l'Afrique du Nord, passage quasiment obligé pour les produits venus d'Amérique, avait été défini par les accords Marchal-Eccles dès novembre 1940. Lorsque Weygand, potentat installé en Afrique du Nord par Vichy depuis septembre 1940, se mit à pencher vers un « maréchalisme résistant », il tint à signer de nouveaux accords avec le diplomate américain Murphy. Les accords Weygand-Murphy de février 1941 prévoyaient l'installation de douze « consuis » américains en Afrique du Nord, chargés de décerner des navicerts. En fait, ces personnages avaient pour réelle mission de faire obstacle aux menées de l'Axe et des collaborateurs, et de préparer un éventuel débarquement américain.

Les relations de ces « commerciaux » avec Lemaigre Dubreuil, le « groupe des Cinq », les giraudistes, puis les proches de Darlan, révèlent



© Life

Le maréchal Pétain et l'amiral Darlan (à gauche), en visite à Marseille en 1940. Les deux hommes sont divisés sur la « question britannique ». Pétain admire l'esprit de résistance des Anglais, mais après Mers el-Kébir, Darlan veut déclarer la guerre au Royaume-Uni.

L'isolationnisme américain

Bien conscients d'être composés de populations provenant de pays variés – pays pas nécessairement toujours en bonne entente –, les États-Unis, dès leur création, se firent un devoir de ne pas s'impliquer dans les affaires intérieures des autres États, de crainte de voir s'installer la zizanie entre Américains. Cet « isolationnisme » fut clairement affirmé par le président James Monroe le 2 décembre 1823, si bien que l'on parla désormais de « doctrine de Monroe ». Cette doctrine fut rompue en 1917 par le président démocrate Wilson, lorsque les États-Unis entrèrent dans la Première Guerre mondiale. Mais, dès 1919, face à un Wilson diminué par la maladie et se montrant intransigeant sur la ligne à tenir, s'attirant ainsi beaucoup d'inimitiés, la majorité républicaine au Congrès, dominée par les milieux d'affaires, imposa un retour strict à l'isolationnisme, qui déboucha sur le refus de la ratification du traité de Versailles et la non-adhésion à la SDN. Pourtant favorable aux démocraties, Roosevelt, dans les années 1930, se retrouva prisonnier du carcan de la doctrine de Monroe. En 1939-1940, en dépit de quelques discrets « coups de pouce » au camp franco-britannique, il se vit obligé d'opposer des refus très nets aux demandes d'intervention contre l'Axe, émises en particulier dans les déchirants appels au secours de Reynaud, formulés en pleine débâcle. Après la signature de l'armistice, le gouvernement Roosevelt se retrouva tiraillé entre sa réserve face aux positions collaborationnistes de Vichy et le sentiment isolationniste de la majorité des Américains. C'est dans ce contexte que se mit en place un discret commerce, entre « neutres ».



Le président américain Wilson, lors de son arrivée en France en 1918, peu avant la conférence pour la paix de Paris.

L'amiral Leahy, de l'US Navy, est nommé ambassadeur auprès du gouvernement de Vichy par Roosevelt dès 1941. Leahy écrira dans ses mémoires : « Ma tâche la plus importante était alors de garder les Français de notre côté, le plus longtemps possible. »



tout le jeu ambigu des États-Unis en Afrique du Nord. Dès l'automne 1941, les livraisons venant des États-Unis ralentirent peu à peu. Le vent commençait à tourner, et Roosevelt sentait bien que son pays risquait d'être rapidement absorbé par le conflit. Autant garder ses forces... Les sympathies pro-françaises des milieux aisés de Washington s'étaient évanouies devant l'alignement de plus en plus net de Vichy sur les positions de l'Axe. Cyniquement, Roosevelt allait même jusqu'à déclarer : « Si les Français affamés se révoltent dans le dos des Allemands, tant mieux. »

À partir du 11 décembre 1941, les États-Unis étant en guerre avec l'Allemagne, la situation changea radicalement. Les navires américains se retrouvaient directement

Ambassadeur américain à Vichy par intérim, Robert Murphy est nommé représentant spécial en Afrique du Nord par le président Roosevelt. Il prépare et signe les accords Murphy-Weygand, accords commerciaux qui préparent en fait des opérations militaires en vue d'un débarquement américain en Afrique du Nord.

Le général Weygand, « syndic de faillite » en juin 1940, est nommé délégué général en Afrique française. Méfiant à l'égard des Britanniques, il est contre toute participation militaire française au côté de l'Allemagne, et notamment le prêt des bases navales de Dakar et de Bizerte.

menacés par la Kriegsmarine, et les convois ne furent plus autorisés qu'à transporter du matériel militaire. Pourtant, en mars 1942 s'opéra un nouveau revirement de Roosevelt. Tandis que Leahy quittait Vichy avec pertes et fracas pour montrer l'hostilité de Washington à une collaboration accrue liée au retour de Laval, les convois de vivres reprirent leur noria à travers l'Atlantique. Bien peu d'observateurs y comprirent quelque chose. Selon les sensibilités, on se contenta de parler de « générosité américaine » ou de « recherche effrénée du gain par les ploutocrates de New York ». En fait, Roosevelt voulait simplement trouver, lors du débarquement prévisible, une population nourrie correctement, reconnaissante envers les États-Unis, et capable de prendre les armes contre l'Axe.

Que de remous et d'intrigues autour de quelques navires chargés de grains ! Et encore n'avons-nous évoqué qu'une petite partie émergée de l'iceberg... La Seconde Guerre mondiale fut bien une « guerre totale », où tout avait de l'importance pour la victoire finale. Et nul ne pouvait prévoir en 1942 que ce n'était que le début d'un engrenage : devenus nourriciers du monde, les États-Unis s'engageaient sur un chemin qui les conduirait jusqu'au plan Marshall. ■



© Life



8 novembre 1942. Les Américains déclenchent l'opération « Torch » et débarquent sur les côtes d'Afrique du Nord. Les Allemands décident d'occuper la zone libre française. La flotte française se sabordera à Toulon le 27 novembre.

© Life



Le grand-amiral Dönitz

Le dernier Führer

Par **Boris LAURENT**

« Ma fidélité à votre égard
reste inaliénable. Si le
destin me forçait à prendre
la tête du Reich allemand en
tant que votre successeur
désigné, je mènerais
cette guerre jusqu'à son
terme, ainsi que l'exige
l'incroyable héroïsme du
peuple allemand. »

Télégramme envoyé par
le grand-amiral Dönitz
à Hitler, le 30 avril 1945

« **S**i c'était à refaire, j'agis de même. » Ainsi témoigne le grand-amiral Dönitz à ses géoliers américains lors du « plus grand procès de l'Histoire » à Nuremberg. Celui que l'on appelle « l'amiral du Diable » a été nommé à la tête de l'Allemagne par Hitler lui-même. Karl Dönitz, grand-amiral de la marine de guerre allemande et père des terribles « meutes de loups », est l'un des plus fidèles serviteurs de Hitler. Derrière l'officier flegmatique et le « militaire apolitique » — comme Dönitz se considérait lui-même — se cache un homme dévoué qui fut le dernier Führer du Reich allemand.

Servir le Kaiser

Dévoué et discipliné sont les termes qui définissent le mieux Karl Dönitz. Né en 1891 près de Berlin, Dönitz est élevé par un père qui inculque à ses enfants les vertus de l'obéissance, du dévouement, de l'amour de la patrie et du Kaiser. La discipline imposée au jeune Karl est imprégnée de l'esprit prussien le plus pur et le plus dur. Le sentiment d'appartenance à une nation matrice du progrès marque la famille Dönitz.

Comme beaucoup d'Allemands, Dönitz s'enthousiasme pour la marine de guerre impériale, symbole de grandeur et capable, pense-t-il, de faire jeu égal avec

la Royal Navy. Il entre donc à l'académie navale de Flensburg-Mürwik en avril 1910. Repéré par le lieutenant de vaisseau von Löwenfeld, il sert sur le croiseur SMS *Breslau*.

En 1912, la concurrence entre les grandes puissances européennes tend les relations internationales, et Dönitz espère faire ses preuves au feu mais doit ronger son frein. De 1914 à 1916, époque « d'attente sans gloire » alors que la Première Guerre fait rage, il approfondit ses réflexions sur une arme nouvelle, bien que relevant d'un concept assez ancien : le sous-marin. Peut-être s'inspire-t-il des travaux français publiés au début du XX^e siècle dans la perspective d'une guerre contre le



Les hommes les plus puissants d'Allemagne : Keitel pour l'armée de terre (à gauche), Göring (de dos) pour la Luftwaffe, Bormann, chef de la chancellerie du parti nazi, Himmler, chef des SS, et, au centre, Dönitz, nommé chef de la Kriegsmarine par Hitler en janvier 1943. Après avoir été le subordonné de Raeder, Dönitz fait maintenant partie du dernier carré de fidèles et il donne la priorité aux attaques sous-marines.

Bataille du Jutland en mai 1916. Le HMS *Invincible* porte mal son nom ! Après avoir mis hors de combat le SMS *Wiesbaden* et touché le SMS *Lützow*, il encaisse une pluie d'obus de 305 mm. Coupé en deux, il sombre avec son « pacha », le contre-amiral Horace Hood. Cette bataille met la marine impériale allemande dans l'impasse. Dönitz pense alors à une autre arme redoutable, le sous-marin.

DR

Royaume-Uni. Pour Dönitz, c'est probablement la clé du succès, surtout après la terrible bataille du Jutland en 1916, qui consacre la suprématie navale anglaise. La *Kaiserliche Marine* change donc de stratégie : Berlin veut asphyxier l'Angleterre. À sa demande, Dönitz, maintenant *Oberleutnant zur See*, rejoint l'équipage de l'U-39. Il y découvre une vie basée sur la fraternité et le sentiment de communauté propre à l'univers sous-marin.

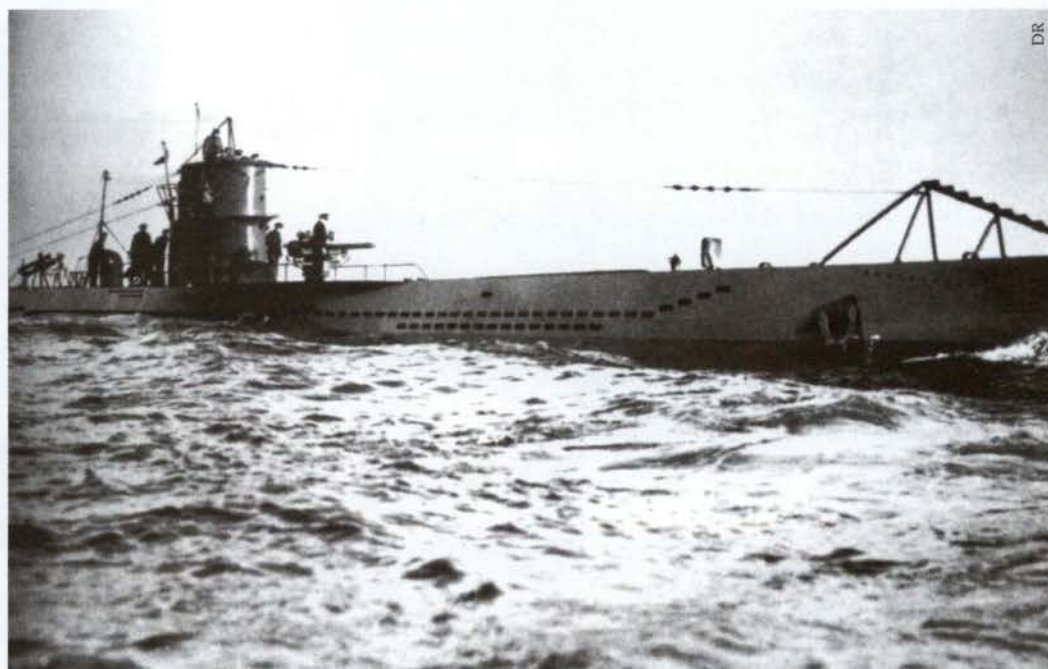
En février 1918, il prend le commandement de l'UC-25 et coule plusieurs navires alliés. Il recevra pour ses faits d'arme les Croix de fer deuxième puis première classe.

En septembre 1918, commandant de l'UB-68, il sillonne la Méditerranée. Mais le 4 octobre, son U-Boot est touché alors qu'il attaque un convoi britannique. Obligé de se rendre, Dönitz passe le dernier mois de la guerre en captivité à Malte.

Le pavillon rouge

La chute du Kaiser est un véritable traumatisme pour le jeune officier. Pire, l'Allemagne est en pleine guerre civile. Les révolutionnaires tentent de déstabiliser le pouvoir. Surtout, les marins de Kiel se soulèvent après avoir demandé l'abdication de l'empereur. C'en est trop pour le jeune monarchiste : le « pavillon rouge » flotte sur la base navale de Kiel ! Dönitz écrira : « *Quelques semaines auparavant, je combattais encore comme soldat. Je faisais mon devoir à mon niveau et ne me préoccupais pas de la situation politique. Puis, soudain, mes yeux se sont ouverts et j'ai perdu la confiance que j'avais dans les responsables allemands. Je changeais.* »

En effet, il adhère à la thèse du « coup de poignard dans le dos », théorie chère aux nationalistes alle-



L'Allemagne de Weimar n'a jamais totalement abandonné son programme d'armement malgré le traité de Versailles qui interdit pourtant les sous-marins. Dönitz est impressionné par Hitler, qui négocie un traité naval bilatéral avec le Royaume-Uni en 1935. Ici, un U-Boot lors d'un exercice en mer Baltique.



Le grand-amiral Erich Raeder, ancien marin de la Grande Guerre, officier dans la Reichsmarine sous Weimar, et grand-amiral et chef de la Kriegsmarine sous le III^e Reich. Raeder rallie Hitler plus par militarisme que par idéologie. Les succès des U-Boote et ses échecs en surface le poussent à laisser sa place à Dönitz.

Contourner le traité de Versailles

À l'été 1919, Dönitz reprend du service et part pour Kiel, où il aura en charge la sélection des officiers. Son objectif est alors de rebâtir une marine dévouée à l'idéal impérial. Il met d'autant plus de cœur à l'ouvrage que la fin de l'année 1919 est une nouvelle fois marquée par des troubles révolutionnaires.

Bien que la marine de guerre soit considérablement affaiblie, avec ses 15 000 hommes (sur un total limité par le traité à 100 000 militaires), le lieutenant de vaisseau Dönitz n'en poursuit pas moins sa réflexion sur l'emploi des forces, la stratégie navale et les tactiques de combat en mer. Il élabore ce qui deviendra quelques années plus tard, la célèbre *Rudeltaktik*, ou « tactique des meutes ».

Le prétendu diktat de Versailles interdisant la création d'une amirauté, les officiers de la Reichsmarine créent une section « aspects politiques et organisationnels de la marine », une amirauté déguisée dans laquelle

mands qui imputent la défaite à « l'arrière », à la classe politique qui, selon eux, a bradé l'Allemagne à Paris. Malgré la répression contre les révolutionnaires et la clémence du chancelier Friedrich Ebert envers certains membres des *Freikorps* nationalistes, Dönitz abhorre la nouvelle République de Weimar. Le jeune officier de marine est en proie au doute, car le 28 juin 1919 est signé le traité de Versailles.

Comment l'Allemagne en est-elle arrivée là ? Dönitz, comme beaucoup de ses compatriotes, n'accepte pas cette défaite dont la réalité est tronquée par la perception qu'en ont les Allemands eux-mêmes : les soldats du Kaiser n'ont-ils pas défilé à Berlin en 1918 en se présentant à leur peuple comme une armée invaincue ? La marine de guerre allemande est durement touchée par le traité, et l'arme sous-marine, fierté de Dönitz et terreau d'une « *exceptionnelle camaraderie* », est interdite.

Les premiers mois de la guerre donnent raison à Dönitz sur l'emploi des sous-marins. En octobre 1939, l'U-47, commandé par l'audacieux Günther Prien, s'introduit dans le sanctuaire de la Royal Navy et coule le *Royal Oak*. Ici, Prien entouré de son équipage lors du retour triomphal en Allemagne.





« Quelle différence entre Dönitz et Göring ! Tous deux ont subi d'importants revers dans leurs commandements, mais Göring s'est résigné et s'est effondré tandis que Dönitz a surmonté la difficulté. »

Goebbels, *Journal*, 1945

Dönitz est nommé responsable. Il plaide pour un renforcement de la marine de guerre malgré la commission interalliée sur le désarmement de l'Allemagne chargée de faire appliquer le traité de Versailles. L'Allemagne a déjà commencé à « réviser » d'elle-même et unilatéralement l'accord international : Dönitz trouve donc des oreilles attentives à ses demandes.

Rejoignant le croiseur *Nymphe*, il retrouve son ancien mentor, von Löwenfeld, qui va le former idéologiquement. La peur des « rouges », le « problème juif », la faiblesse de la démocratie, la place de l'Allemagne dans le concert des grandes puissances ou la crise économique sont autant de thèmes que Dönitz entend aussi de la bouche de l'agitateur ultranationaliste Adolf Hitler.

« Servir notre Führer bien-aimé »

Officier capable et esprit brillant, Dönitz est nommé capitaine de corvette et se félicite des mesures en faveur de l'armée prises par le gouvernement national-socialiste. À partir de 1933, la fidélité de Dönitz sera indéfectible. Homme d'ordre, il légitime la tuerie de la Nuit des longs couteaux (juin 1934) et l'assassinat d'Ernst Röhm.

En 1934, il rencontre enfin le chancelier Hitler, et les deux hommes semblent s'apprécier. Dönitz a dès lors une confiance aveugle dans son Führer. Ce sentiment va se renforcer en 1935, date à laquelle l'Allemagne va réussir un coup extraordinaire en négociant son tonnage naval avec le rival historique, le Royaume-Uni.

Dönitz à son état-major dans la base française de Lorient, observant une carte avec les positions de ses « loups gris » dans l'Atlantique. L'Allemagne gagne beaucoup avec la victoire sur la France et les voies de communication maritimes alliées sont encore plus menacées.

L'Angleterre commet plusieurs erreurs d'appréciations politiques et stratégiques qui vont grandement bénéficier à l'Allemagne et à sa Kriegsmarine. D'une part, elle est complètement absorbée par le Japon, surtout depuis le discours du Premier ministre MacDonald devant le *Committee of Imperial Defence* en 1933, qui en fait la priorité numéro un. D'autre part, l'anticommunisme, très marqué en Grande-Bretagne, incline les autorités britanniques à mener une politique de rapprochement avec l'Allemagne nazie, perçue comme un bouclier pour l'Ouest.

Le 18 juin 1935, le pacte naval anglo-allemand est donc signé et autorise le Reich à posséder un tonnage de surface à hauteur de 35 % de celui de la Royal Navy. De plus, l'Allemagne est autorisée à posséder un nombre de sous-marins égal à 45 % de la force sous-marine britannique, avec la possibilité de monter à 100 % par la suite. Le traité de Versailles a vécu, Dönitz exulte.

« Attaquer en meutes et envoyer par le fond »

En 1936, Hitler nomme Dönitz commandant de la U-Bootwaffe, l'arme sous-marine allemande. Pour autant, si le Führer lui demande de bâtir une flotte sous-marine, travail déjà entamé sous Weimar grâce à la construction masquée de sous-marins en Finlande notamment, la priorité reste la flotte de surface. Pour Dönitz, ces mastodontes des mers sont totalement dépassés, et le U-Boot est une arme d'avenir. Il inculque





Implacable dans sa lutte contre l'Angleterre, qu'il veut asphyxier, Dönitz se montre très proche de ses hommes. Il les reçoit régulièrement et s'attache à écouter leurs avis avant de prendre sa décision.

Guerre totale

Le peu d'efforts consentis par la Kriegsmarine pour accroître le nombre de sous-marins n'entame pas le moral du « lion », qui pense pouvoir faire la différence grâce à l'effet de surprise et aux meutes. Lorsque la guerre éclate, le 1^{er} septembre 1939, Dönitz est confiant : « Nous connaissons notre ennemi. Nous disposons aujourd'hui de l'armement et d'un état-major qui nous permettront de faire face à cet ennemi. »

Les premiers mois de la guerre lui donnent raison. Ses U-Boote mènent des raids audacieux contre la Royal Navy et entament une guerre à outrance contre les Alliés. Le sous-marin devient l'arme de la guerre totale lorsque l'U-30 de Fritz-Julius Lemp coule le paquebot civil *Athenia*. Dönitz fait effacer « l'incident » du journal de bord et ordonne à tous ses commandants de passer outre les règles de la guerre navale en coulant les bâtiments ennemis sans sommation.

à ses sous-marinières le sens du devoir, du sacrifice, et développe la tactique des meutes avec pour mot d'ordre : « attaquer en meutes et envoyer par le fond ». Mais le grand-amiral Raeder, chef de la Kriegsmarine et donc supérieur de Dönitz, ne croit pas aux sous-marins tels que leur commandant compte les employer. La surface reste le centre de toutes les attentions.

Dönitz ne renonce pas et continue de travailler en faveur de son arme et de son emploi. Les tensions en Europe suite à la remilitarisation de la Rhénanie (1936), puis l'Anschluss et enfin la crise de Munich (1938) mettent l'état-major de la Kriegsmarine en état d'alerte. Enfin, en 1939, Hitler lance le plan « Z » pour accroître la puissance navale de l'Allemagne. C'est à cette époque troublée que Dönitz théorise l'emploi des sous-marins dans un ouvrage, *L'Arme sous-marine*. Il pense que 300 U-Boote associés aux navires de surface seraient suffisants pour vaincre la Grande-Bretagne.

Départ en mission de l'U-47 de Günther Prien devant un bâtiment de la Kriegsmarine. Le « taureau de Scapa Flow » décède lors de l'attaque d'un convoi, probablement coulé par le HMS *Wolverine* le 7 mars 1941. Dönitz tait la nouvelle jusqu'au mois de mai 1941 pour ne pas entamer le moral de ses sous-marinières.



Fin 1942, la situation se complique pour la U-Bootwaffe et les pertes sont de plus en plus difficiles à combler. Hitler veut interdire le sauvetage des naufragés ennemis. Dönitz est du même avis.

Octobre 1939 est un mois faste grâce à l'action de Günther Prien, commandant de l'U-47, qui s'introduit dans le sanctuaire de la Royal Navy à Scapa Flow, dans le nord de l'Écosse, où mouille une partie importante de la flotte britannique, et parvient à couler le cuirassé *Royal Oak*. À son retour, Prien est félicité par le Führer lui-même, et l'Allemagne en liesse fête l'équipage de l'U-47. Dönitz presse Hitler d'intensifier le programme de construction de sous-marins. L'Angleterre, éprouvée par cette attaque dans une base réputée intouchable, commence à douter. Churchill écrira après la guerre : « La seule chose qui m'effrayais réellement était les sous-marins de Dönitz. »

C'est aussi à cette époque marquée par les succès que Dönitz rédige sa fameuse directive 154 : « Ne sauver personne. Ne pas s'occuper des canots de sauvetage, quelles que soient la météo et la distance par rapport à la côte. Seules comptent la préservation de son propre bâtiment et la préparation de la prochaine attaque. Il nous faut être intraitables car l'ennemi a déclenché cette guerre avec l'intention de nous détruire. »



La directive « Laconia »

La victoire contre la France offre à l'Allemagne les fenêtres stratégiques qui lui faisaient défaut. L'Atlantique est ouvert grâce aux ports français, et Lorient devient le centre névralgique de la U-Bootwaffe. Les « meutes » se lancent à l'attaque de convois, et la *Rudeltaktik* s'avère payante. Héraut de la dureté et de l'obéissance absolue, Dönitz se montre également très proche de ses hommes. Il les reçoit régulièrement et reste à l'écoute des commandants, notant leurs remarques et leurs idées pour améliorer la chasse aux convois. Il sait que la vie à bord d'un U-Boot est particulièrement anxiogène et que l'ennemi fait tout pour couler les « meutes ». La Royal Air Force se montre impitoyable et très efficace, et devient le cauchemar des sous-mariniers. Dönitz comprend très tôt que l'appui et les reconnaissances aériennes sont la clé de la réussite. Il presse Göring, chef tout-puissant de la Luftwaffe, de lui fournir plus d'appareils et des pilotes mieux formés. Cependant, le *Reichsmarschall* refusera.

Dönitz est nommé chef de la Kriegsmarine au pire moment. En effet, le Reich reflue sur tous les fronts, sur terre, dans les airs et sur les mers. Le grand-amiral se voile la face et croyant la victoire encore possible.





Des U-Boote quittent les côtes françaises pour une mission probablement sans espoir de retour. La U-Bootwaffe est l'arme qui totalise le plus de pertes de la Wehrmacht avec le record ahurissant de 70 %.

Dönitz à la rencontre des futurs chefs de la Kriegsmarine en novembre 1943. Ces jeunes font partie de la Hitlerjugend et servent sur le navire école *Horst Wessel*. Compte tenu des pertes, les sous-marinières, et notamment les commandants, sont de plus en plus jeunes.



Mais Dönitz a un autre problème. En mai 1941, les Alliés parviennent à capturer l'U-110 et sa machine à coder *Enigma*. Les hommes de Bletchley Park cassent les codes de la Kriegsmarine. Le chef des U-Boote ignore que les Alliés savent tout et croit à une fuite dans l'état-major. Il n'apprendra la vérité qu'à l'âge de 83 ans !

L'offensive sous-marine de janvier 1942 contre les États-Unis connaît d'excellents résultats, mais il faut surtout l'imputer au manque d'organisation de l'US Navy. Dönitz durcit encore un peu plus les règles de la guerre sous-marine en édictant l'ordre dit « Laconia », en référence à un bâtiment civil britannique coulé en septembre 1942 par un U-Boot dont le *Kapitänleutenant* s'aperçut que des prisonniers allemands étaient à bord. Celui-ci tenta alors de leur porter secours, mais l'opération fut arrêtée suite à une attaque de la Royal Air Force. Dönitz, ulcéré par cette affaire, écrit : « Conduire une opération de sauvetage est contraire aux principes les plus élémentaires de la guerre navale, qui sont d'éliminer les navires et les équipages ennemis. »

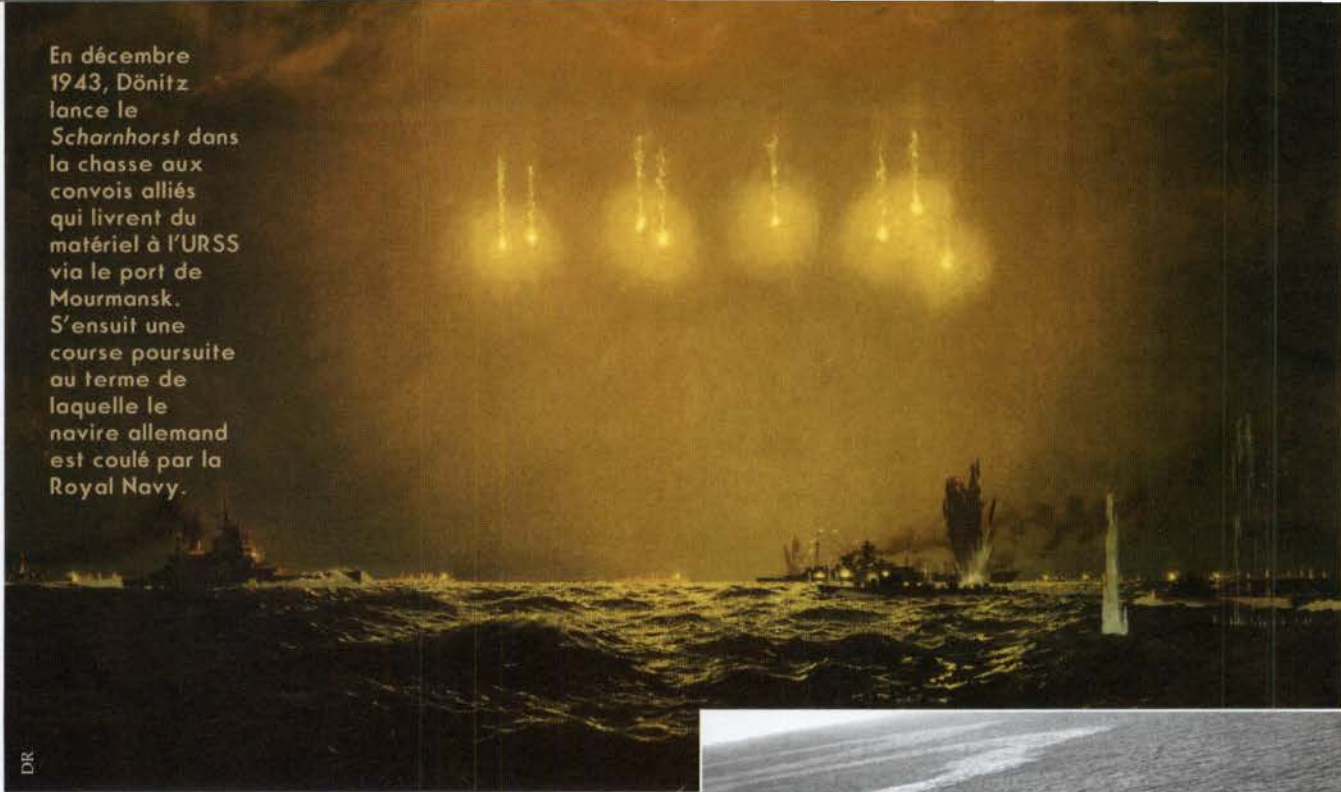
L'inexorable défaite

Le 30 janvier 1943, Hitler nomme Dönitz commandant en chef de la Kriegsmarine. Il entre ainsi dans le dernier carré et rejoint Keitel, Göring et Himmler. Son objectif est simple : gagner la guerre à tout prix : « *Aucun d'entre nous n'a droit à une vie privée, ce qui nous importe est de gagner la guerre.* » Mais que peut le grand-amiral, sinon retarder l'inéluctable défaite ? Il croit en la victoire et fait intensifier la construction de sous-marins.



Les Britanniques tentent plusieurs fois de couler le croiseur *Scharnhorst* et son sister-ship le *Gneisenau*, comme ici lors d'un raid sur le port de Brest. Puis, le *Scharnhorst* parvient à forcer le passage dans la Manche et se réfugie dans un fjord de Norvège. La surface est préservée, car étant peu utilisée, au profit des U-Boote.

En décembre 1943, Dönitz lance le *Scharnhorst* dans la chasse aux convois alliés qui livrent du matériel à l'URSS via le port de Mourmansk. S'ensuit une course poursuite au terme de laquelle le navire allemand est coulé par la Royal Navy.



DR

En mai 1943, 41 U-Boote sont coulés par les Alliés ; 2 000 sous-marins, dont le fils de Dönitz, meurent en opération. Son deuxième fils, lui aussi marin, mourra en mai 1944. Albert Speer, ministre de l'Armement, donne la priorité à la construction des U-Boote, et Dönitz espère que les nouveaux modèles retourneront la situation. En vain.

Plus le Reich s'enfonce dans la défaite, plus les relations entre Dönitz et Hitler se resserrent. Jamais le grand-amiral ne voit autant le Führer depuis qu'il sert le III^e Reich. Il est l'un des rares officiers supérieurs à ne pas taire la vérité à Hitler. Désirant aller jusqu'au bout de cette guerre, il n'hésite pas à lancer les navires de surface dans la chasse aux convois. Il ordonne au *Scharnhorst* de participer à une attaque contre l'un d'entre eux, qui fait route vers Mourmansk. Le prestigieux bâtiment n'a aucune chance, et il est coulé après une course poursuite le 22 décembre 1943.

Dönitz cède avec toujours plus d'excès au fanatisme. Il menace soldats et officiers qui feraient preuve de défaitisme et imprime l'idéologie nazie de plus en plus profondément dans la Kriegsmarine. Il déclare : « *Les officiers d'une armée représentent leur État, dire qu'ils sont apolitiques n'a aucun sens.* »

L'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler renforce davantage encore sa loyauté envers le Führer. Il fustige l'armée et la « clique » d'officiers qui ont voulu commettre l'irréparable, brisant leur serment de fidélité. La survie de Hitler est due selon lui à la Providence.

Le dernier Führer

Le radicalisme et la perte de discernement de Dönitz accompagnent un antisémitisme plus virulent. Il démentira par la suite avoir assisté au discours de Himmler prononcé lors de la conférence de Posen fin 1943, durant laquelle le *Reichsführer-SS* avait affirmé



Un U-Boot mitraillé par la chasse britannique. Le 14 mai 1944, Dönitz apprend la mort de son deuxième fils. Mais pour le grand-amiral prussien, tel est le prix à payer pour la victoire finale.

qu'il ne devait plus y avoir de juifs dans les territoires occupés par l'Allemagne. Le grand-amiral entame le dernier virage d'une carrière dévouée à Hitler et à l'Allemagne nationale-socialiste. Il attend de ses marins le fanatisme le plus dur, une défense acharnée et aveugle de l'État. Lui-même se détourne de la réalité et refuse de voir la situation catastrophique du Reich. Dönitz jette tout ce qu'il a dans la dernière bataille, et les troupes de marine sont envoyées combattre en fantassins. À Berlin, la situation empire d'heure en heure, et Hitler se sent entouré d'incapables et de traîtres. Göring est déchu, et Himmler tente maintenant d'assurer sa propre sécurité et l'avenir de sa SS dans de vaines et surréalistes négociations avec l'Ouest.

Hitler, qui avait toujours vu la marine comme un refuge de réactionnaires monarchistes, n'a plus confiance qu'en Dönitz. Il le rencontre une dernière fois le 20 avril 1945 à Berlin. Le Führer donne l'ordre au grand-amiral de partir dans le nord de l'Allemagne afin de continuer le combat. Dönitz comprend que les Alliés n'accepteront qu'une reddition sans condition. Contrairement à beaucoup de ses homologues de la Wehrmacht, il compte bien mettre fin à ses jours en officier. Mais, le 30 avril, il reçoit un message de Berlin : « *En lieu et place du maréchal du Reich Hermann Göring,*

Reims, 7 mai 1945. De gauche à droite : le major Oxenius, le Generaloberst Jodl et l'amiral von Friedeburg signent l'acte de capitulation sans condition pour les forces armées allemandes. L'amiral von Friedeburg signera le 8 mai à Berlin l'acte de capitulation pour la marine.



le Führer vous a choisi, Monsieur le grand-amiral, pour être son successeur. » Il apprend la mort de Hitler le lendemain et part pour Mürwik.

Il parvient à négocier une capitulation partielle avec les Britanniques, ce qui lui permet de gagner du temps et de faire rapatrier des milliers d'Allemands vers l'Ouest par la Baltique. Le 4 mai, il ordonne la fin des combats pour les sous-marins et met toute son énergie à constituer un gouvernement garant de la continuité de l'Allemagne hitlérienne. Le 7 mai, à Reims, le général Jodl signe la capitulation totale des forces allemandes à l'Ouest.

Dönitz ne désarme pas pour autant, et continue de tenir séance avec un gouvernement qui dirige une Allemagne en lambeaux et saignée par cinq ans de guerre totale. Mais le 23 mai 1945, les Britanniques investissent la base de Flensburg, et le gouvernement Dönitz est dissout : le III^e Reich prend fin ce jour.

Le procès de Nuremberg se tient du 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946. Ici, on peut apercevoir Göring (debout, de dos), Hess, Ribbentrop, Fritz Sauckel, von Schirach (lunettes), Raeder et Dönitz. Ce dernier est sauvé par l'amiral américain Nimitz, qui avoue avoir ordonné la guerre totale dans le Pacifique, ceci impliquant de ne pas porter secours aux naufragés ennemis, sauf cas exceptionnels.



« Quelle mauviète ! Un pauvre innocent, qui ne s'est jamais occupé du Parti ! Mon Dieu, Dönitz n'aurait pas conservé son poste plus d'une minute s'il n'avait pas approuvé le national-socialisme... »

Göring, lors du procès de Nuremberg

Nuremberg et les « sept de Spandau »

À l'automne 1945 s'ouvre « le plus grand procès de l'Histoire » à Nuremberg. Innocent et apolitique sont les deux mots qui reviennent le plus souvent dans la bouche de l'ex-grand-amiral et Führer du Reich allemand. Dönitz est en fait inculpé du chef d'accusation 1 (plan concerté), du chef d'accusation 2 (crimes contre la paix) et du chef d'accusation 3 (crimes de guerre). Il plaide non coupable et bénéficie du soutien indéfectible de ses anciens subordonnés, dont le commandant Eck, qui sera exécuté pour crimes de guerre !

L'accusé est reconnu coupable des chefs 2 et 3, le tribunal mettant en avant le fameux ordre « Laconia ». Mais l'ancien amiral trouve une porte de sortie en la personne du commandant en chef de la marine américaine, Chester Nimitz, qui déclare que les États-Unis également ont mené une guerre totale dans le Pacifique. Cette intervention sauve la tête de Dönitz et, en 1946, le verdict tombe : 10 ans de prison.

C'est dans la forteresse de Spandau, à Berlin, que le dernier Führer purge sa peine en compagnie de six autres dignitaires nazis, dont Speer, architecte de Hitler et ministre de l'Armement, et Raeder, son prédécesseur au grade de grand-amiral de la Kriegsmarine. La vie se passe au rythme des travaux obligatoires, le tout baigné dans le ressentiment le plus acrimonieux. La vie carcérale coupée du monde extérieur entre les « grands » responsables nazis ne semblent pas resserrer leurs liens, bien au contraire. Dönitz accuse volontiers Speer d'avoir causé sa perte. Ses relations avec Raeder sont pratiquement nulles.

À sa sortie, en 1956, il commence à rédiger ses mémoires pour se justifier. Le livre sortira sous le titre *Dix ans et vingt jours*. Dönitz s'éteindra le 24 décembre 1980, près de Hambourg. ■

OPÉRATIONS TOTALIZE ET TRACTABLE

(Normandie, 1944)

De toutes les batailles de la Seconde Guerre mondiale, la campagne de Normandie (juin-août 1944) est l'une des plus largement couvertes par les historiens, effaçant quelque peu les formidables opérations de l'été 1944 menées par l'Armée rouge à l'Est ; elle est en outre l'une des plus populaires auprès du grand public. Effectivement, la victoire chèrement acquise par les Alliés a initié la libération de la France et de toute l'Europe de l'Ouest.

La fuite d'une partie des forces allemandes exsangues et épuisées par le matraquage allié à partir de la poche de Falaise en août 1944 a nourri les controverses les plus vives entre historiens, divisés entre les tenants de la victoire retentissante et ceux qui mettent en doute la performance des armées alliées à tous les niveaux, du haut commandement à l'exécution des opérations. On a parlé, notamment, de l'incapacité des armées anglo-

saxonnes, et parmi elles, des Canadiens, à anéantir totalement les troupes allemandes encerclées. En effet, la 1^{re} armée canadienne composait la mâchoire nord de l'étau, les Américains formant sa partie sud. L'objectif était alors la jonction des forces entre Argentan et Falaise et la destruction des unités ennemies, et en particulier des divisions blindées, les *Panzerdivisionen*. Mais le plan ne s'est pas déroulé comme prévu. En réalité, il a fallu aux Canadiens trois opérations offensives successives pour briser la ligne allemande : « Spring » (25 juillet), « Totalize » (7-10 août) et « Tractable » (14-16 août). John English a parlé des ratés du haut commandement tandis que l'historien et militaire Brian Reid a démontré que cette opération a bien failli être un désastre. Effectivement, chacune de ces opérations a, au pire, échoué totalement ou, au mieux, réussi mais en atteignant les objectifs hors des délais imposés.

Des fantassins canadiens appartenant au Royal Winnipeg Rifles, 7^e brigade de la 3^e division d'infanterie, progressent dans le secteur d'Ils durant l'opération Spring le 25 juillet 1944.



Victoire retentissante ou défaillance des armées alliées ?

Manquements, échecs militaires, remise en question des compétences sont les critiques récurrentes dans l'historiographie. Pour autant, expliquent-elles à elles seules la relativité du succès de ces opérations ? N'y a-t-il pas des éléments de réponse à chercher dans le dispositif allemand ? La capacité de combattre de la Wehrmacht était bien réelle et le fanatisme des Waffen-SS particulièrement prégnant. Cette résistance a eu des conséquences sur l'issue des opérations. Les travaux de Niklas Zetterling dans ce domaine sont pertinents. Alors, victoire retentissante ou défaillance des armées alliées ?

Pour répondre à cette question, le dossier d'*Axe & Alliés* n°24 fait toute la lumière sur les préparatifs des opérations Totalize et Tractable. La première était-elle justifiée (page 34) ? Quelle fut la réelle évaluation des forces allemandes en Normandie et comment les Allemands ont-ils pu encaisser Tractable avec une dotation en Panzer bien inférieure aux blindés alliés (pages 42 et 52) ?

Enfin, notre étude est l'occasion de revenir sur une mort pour le moins mystérieuse, celle du célèbre as des Panzer, l'*Hauptsturmführer* Wittmann, dont le décès a été revendiqué par plusieurs unités alliées ! *A&A* 24 fait, là encore, toute la lumière sur la mort de Michael Wittmann (page 50). ■

Bonne lecture





Les Alliés dans l'impasse Genèse de Totalize

Par **Yann MAGDELAINE**
directeur d'école, auteur de la cartographie
du Larousse de la Seconde Guerre
mondiale, cartographe du Dictionnaire du
débarquement à paraître chez Ouest-France
et auteur de *Juno, l'assaut canadien* (OREP).

Il fait nuit noire en cette dernière heure du 7 août 1944. Les hommes commencent à monter dans leurs transports de troupe chenillés baptisés « Kangourous », nom judicieusement donné à ce nouveau type d'engins censés protéger les fantassins qu'ils acheminent. Au loin, on entend les explosions des bombes larguées par les Halifax et les Lancaster d'Arthur « Bomber » Harris. Puis les projecteurs de DCA s'allument et dirigent leur puissante lumière vers les nuages, plongeant tout le secteur dans une lueur artificielle et quasi surnaturelle. Les canons antiaériens Bofors entrent alors en action et tirent vers le ciel leurs balles traçantes pour indiquer la direction à suivre : le sud. Au bout de la route, Falaise, la cité de Guillaume le Conquérant. L'opération « Totalize » vient de débiter.

« The general situation is very good » Montgomery, 4 août 1944

Au début du mois d'août 1944, la situation des forces alliées en Normandie est très favorable. La 1^{re} armée US du général Bradley a percé le front allemand à l'ouest de Saint-Lô et a atteint Avranches le 31 juillet. Le général Patton est alors entré en lice avec sa 3^e armée



Totalize est l'une des principales batailles livrées par les Canadiens en Europe de l'Ouest en 1944-1945. Pour certains, il s'agit d'une victoire sans appel. Et pourtant, cette opération controversée a bien failli être un désastre.

et aiguillonne ses divisions vers la Bretagne et les Pays de la Loire. À la même date, la 2^e armée britannique du général Dempsey a déclenché l'opération « Bluecoat » et a créé une large brèche dans le bocage virois, que la Wehrmacht tente de contenir. Partout, les forces allemandes du maréchal von Kluge, commandant du groupe d'armées B, sont au bord de la rupture. Seul le secteur de Caen n'a que peu évolué. Il a fallu deux mois de rudes combats aux Anglo-Canadiens pour s'emparer de la capitale normande. Depuis le 6 juin, ils n'ont finalement avancé que d'une quinzaine de kilomètres. Ce secteur est maintenant dévolu à la nouvelle 1^{re} armée canadienne du général Crerar.

L'introduction de ces nouvelles forces entraîne, le 1^{er} août, un changement important dans l'organisation des forces alliées, qui comptent à cette date plus de 1 500 000 hommes sur le continent.

Normandie, début août 1944.
Des chars canadiens Centaur
foncent vers la ligne de front.
Certains de ces blindés sont
armés d'un obusier de 95 mm.
Véhicules de transport pour le
génie, les Centaur sont aussi
utilisés comme soutien rapproché
pour l'infanterie. En ce début de
mois d'août, la situation militaire
est favorable aux Alliés, qui
programment l'anéantissement
des forces allemandes dans une
immense poche à Falaise.



SHAEF (Eisenhower)			
12 ^e groupe d'armées (Bradley) 		21 ^e groupe d'armées (Montgomery) 	
1 ^{re} armée US (Hodges)	3 ^e armée US (Patton)	2 ^e armée britannique (Dempsey)	1 ^{re} armée canadienne (Crerar)
5 ^e corps US (Gerow) 7 ^e corps US (Collins) 19 ^e corps US (Corlett)	8 ^e corps US (Middleton) 12 ^e corps US (Eddy) 15 ^e corps US (Haislip) 20 ^e corps US (Walker)	30 ^e corps britannique (Horrocks) 8 ^e corps britannique (O'Connor) 12 ^e corps britannique (Ritchie)	1 ^{er} corps britannique (Crocker) 2 ^e corps canadien (Simonds)

« Situation du front au 31 juillet 1944 et offensive alliée en août »

Un nouveau groupe d'armées, le 12^e, est alors activé, avec pour commandant le général Bradley. Ce dernier a donc maintenant sous ses ordres la 1^{re} armée US du général Hodges, à qui il a cédé la place, et la 3^e armée du bouillant Patton. De son côté, le général Montgomery, qui, jusque-là, commandait l'ensemble des forces terrestres alliées en Normandie, ne dirige plus que les armées anglo-canadiennes de Crerar et de Dempsey au sein du 21^e groupe d'armées. Néanmoins, pendant quelques jours encore, Montgomery continuera à donner des directives à Bradley, le temps que le chef suprême allié, le général Eisenhower, se soit installé en France avec son QG.



© Nationale Archives

La genèse de Totalize

Le 29 juillet, Crerar ordonne au général Simonds, chef du 2^e corps canadien, d'élaborer un plan pour percer au sud de Caen et atteindre Falaise. À cette date, Simonds a sous son commandement trois divisions canadiennes : les 2^e et 3^e divisions d'infanterie (général Foulkes et Keller) et la 4^e division blindée (général Kitching). Dès le lendemain, il fait savoir à son supérieur qu'il lui sera difficile de mener à bien une attaque au sud de Caen avec les unités à sa disposition. Il demande alors deux divisions supplémentaires, une d'infanterie et une blindée, ainsi qu'un appui aérien conséquent. Toutes ses requêtes sont

Le général britannique Montgomery, commandant du 21^e groupe d'armées, durant une conférence de presse en juin 1944. « Monty » arrive en Normandie auréolé de ses victoires en Afrique du Nord. Il est l'homme qui a battu Rommel et jouit à ce titre d'un grand prestige. Début août, alors qu'il est critiqué pour sa stratégie durant les opérations autour de Caen, il ordonne aux Canadiens de percer vers Falaise pour envelopper les forces allemandes.



© Archives Nationales du Canada

Bernières-sur-Mer, 6 juin 1944. Le Major-General Keller, avec son état-major, vient de débarquer en Normandie. Keller commande la 3^e division d'infanterie canadienne. C'est un officier rude et très direct, apprécié de ses hommes mais pas de ses supérieurs qui lui reprochent son goût prononcé pour la boisson. Keller sera blessé le 8 août 1944 lors d'un bombardement américain !

acceptées, et il reçoit en renfort, dans les premiers jours d'août, la 51^e division d'infanterie écossaise (général Rennie) et la 1^{re} division blindée polonaise (général Maczek). Il élabore alors une opération assez novatrice qu'il présente à Crerar le 31 juillet et, deux jours plus tard, à ses commandants de division.

En examinant le terrain et les forces qui lui font face, Simonds se décide vite pour un assaut initial de nuit. En effet, la plaine qui s'étend entre Caen et Falaise est très favorable aux défenseurs. Le terrain est relativement plat avec peu d'abris pour celui qui attaque, alors que les Allemands ont eu tout le loisir d'établir des points d'appui défensifs en profondeur avec des pièces antichars pouvant atteindre leurs cibles à longue portée. Une attaque de nuit permettrait d'approcher rapidement ces points d'appui et ainsi de réduire l'avantage allemand.

Cependant, un assaut nocturne présente de nombreux inconvénients. Les difficultés d'orientation que rencontreront les forces attaquantes peuvent, en particulier, avoir de graves conséquences. Toute une série de contre-mesures sont alors élaborées. Des projecteurs des forces antiaériennes sont réquisitionnés pour créer un clair de lune artificiel, en illuminant le plafond nuageux.

Les troupes des *Royal Engineers* sont chargées de mettre en place des balises d'aérodrome le long des axes de pénétration. Enfin, des canons de DCA Bofors seront utilisés pour tirer vers le sud des balles traçantes dans le but d'indiquer la direction à suivre.

Un autre élément d'importance pour Simonds est la rapidité d'action et d'exécution. Or, l'observation du terrain montre qu'au-delà de la première ligne, qui va de May-sur-Orne à La Hogue, les Allemands ont établi une deuxième ligne de défense du Hautmesnil à Saint-Sylvain. Simonds élabore donc un plan en trois temps :

- Phase 1 : attaque de nuit avec la 2^e division canadienne et la 51^e écossaise jusqu'à la deuxième ligne de défense allemande ;
- Phase 2 : à midi, un assaut de la 3^e division canadienne et de la 4^e division blindée ;
- Phase 3 : exploitation vers Falaise avec les deux divisions blindées à sa disposition.

Pour espérer maintenir une vitesse de progression satisfaisante, Simonds innove. Les 700 chars à sa disposition sont un atout indéniable, mais, sans accompagnement de l'infanterie, ils peuvent vite devenir la cible des armes antichars allemandes et être finalement immo-



Des bombardiers américains B-17 larguent plusieurs tonnes de bombes dans le secteur de Caen en juillet 1944. Ces « forteresses volantes » écrasent les Allemands au début du mois d'août, dans le secteur de Saint-Sylvain.

© Nationale Archives

bilisés — comme lors de l'opération « Goodwood », durant laquelle les 1 000 blindés du général O'Connor ont buté sur la crête de Bourguébus, après une avancée de dix kilomètres au prix de 400 chars. Mais protéger les chars avec de l'infanterie ne peut que ralentir l'ensemble de l'opération. L'équipe de Simonds imagine alors, pour la première fois, le concept de transport de troupes fortement blindé, à l'image des Bradley ou VAB actuels. L'*Advanced Workshop Detachment* du Major Wiggan est alors chargé de modifier des canons automoteurs Priest en transports de troupes. À partir du 3 août, les hommes de Wiggan démontent les pièces de 105 mm des automoteurs et fixent à la place des plaques blindées. En trois jours, ils convertissent ainsi 76 blindés, qui sont bientôt ironiquement baptisés « Kangaroos » (Kangourous). L'expérience va montrer que cette « mère porteuse » protégera efficacement sa dizaine de « petits ».

Objectif Falaise

Toujours dans le but de ne pas se laisser ralentir, Simonds demande l'appui des bombardiers stratégiques afin de démanteler les points de résistance de l'ennemi. Là encore, le général canadien innove. L'idée d'utiliser des bombardiers stratégiques dans l'appui tactique des troupes au sol n'est pas nouvelle sur le front normand. « Monty » s'en est servi au nord de Caen lors de l'opération « Charnwood », et Bradley y a eu recours pour écraser la première ligne allemande lors de « Cobra », le 25 juillet. Mais cette fois-ci, Simonds

Des soldats canadiens du 7th Argyll and Sutherland Highlanders viennent de capturer un side-car et un camion allemands. Ils semblent se protéger derrière leur prise, peut-être durant un échange de tirs avec des ennemis isolés.



© Archives Nationales du Canada

souhaite que les deux premières phases de son attaque soient accompagnées d'un bombardement aérien massif. Or, jamais encore les Alliés n'ont utilisé leurs bombardiers stratégiques pour attaquer de nuit des lignes allemandes si proches de leurs propres troupes. D'ailleurs, quand l'équipe de Simonds rencontre le chef du *Bomber Command* anglais, l'*Air Chief Marshal* Harris, ce dernier est très réticent. L'idée est alors évoquée de marquer les zones cibles avec des obus de couleur visibles de nuit et tirés par l'artillerie. Une expérimentation satisfaisante est menée dans la nuit du 6 au 7 août.



© Nationale Archives

Un tank destroyer américain M-10 prête main forte à l'infanterie prise à partie par un *Kampfgruppe* (groupe de combat).

Harris donne alors son accord. Mille bombardiers largueront 5 000 tonnes de bombes sur les flancs de l'axe d'attaque canadien, à l'ouest dans le secteur de May-sur-Orne et Fontenay-le-Marmion, et à l'est autour de La Hogue et Garcelles-Secqueville. Puis, en appui de la deuxième phase, 620 B-24 Liberator et B-17 Flying Fortress de la 8th US Air Force écraseront les forces allemandes de Bretteville-sur-Laize à Saint-Sylvain.

Le planning est donc établi. À 23 h 00, les avions de Bomber Harris commenceront leurs attaques. Puis, à 23 h 30, les troupes au sol s'ébranleront, précédées par le tir de 360 bouches à feu qui déclencheront un barrage roulant avançant à la vitesse de 100 mètres à la minute. Les forces d'assaut, les 2^e division canadienne et 51^e écossaise, progresseront alors de part et d'autre de la route nationale 158 qui va de Caen à Falaise. À l'ouest de la route, la percée est confiée aux 300 chars de la 2^e brigade blindée canadienne du *Brigadier Wyman*, accompagnée de la 4^e brigade d'infanterie. Cette force est divisée en quatre colonnes constituées de chars Sherman, d'un bataillon sur Kangourous et d'unités du génie, notamment de chars fléaux antimines de la 79^e division blindée. Les axes de progression sont établis comme suit :

- 1^{re} colonne : l'*Essex Scottish Regiment* doit passer à l'ouest de Rocquancourt puis prendre Caillouet ;
- 2^e colonne : le *Royal Hamilton Light Infantry* doit également contourner Rocquancourt par l'ouest, puis s'emparer des hauteurs au nord-est de Bretteville-sur-Laize ;
- 3^e colonne : le *Royal Regiment of Canada* doit, lui aussi, dépasser Rocquancourt par l'ouest et libérer Gaumesnil sur la RN 158 ;
- 4^e colonne : le 8^e régiment de reconnaissance doit passer à l'est de Rocquancourt et s'établir sur la cote 122, hauteur qui contrôle l'ensemble du secteur.

Le général allemand von Kluge commande le groupe d'armées B en Normandie. Il doit faire beaucoup avec peu et gérer les nombreuses brèches ouvertes par les Alliés. Lors de la contre-offensive de Mortain ordonnée par Hitler, il sera tenu responsable de son échec. Soupçonné d'avoir pris part au complot du 20 juillet contre Hitler, il se suicidera le 18 août 1944.

Pendant ce temps, la 6^e brigade canadienne a pour mission de libérer tout le secteur à l'est de l'Orne, qui lui résiste depuis le 20 juillet. Les *Fusiliers Mont-Royal* attaqueront May-sur-Orne, les *Queen's Own Cameron Highlanders of Canada*, Fontenay-le-Marmion, et le *South Saskatchewan Regiment*, Rocquancourt. La dernière brigade de la division, la 5^e, restera en réserve.

De l'autre côté de la RN 158, la 51^e division écossaise doit attaquer avec l'appui de la 33^e brigade blindée britannique (*Brigadier Scott*). Les 350 chars de la brigade et les hommes de la 154^e brigade (*Brigadier Oliver*) sont, eux, répartis en trois colonnes comme suit :

- 1^{re} colonne : les Sherman du 144th *Royal Armoured Corps* et le 7th *Argyll and Sutherland Highlanders* doivent passer à l'ouest de Tilly-la-Campagne et prendre Crammesnil ;
- 2^e colonne : les chars du 148th *Royal Armoured Corps* et le 7th *Black Watch* doivent contourner Tilly et s'emparer de Garcelles-Secqueville ;
- 3^e colonne : les blindés du 1st *Northamptonshire Yeomanry* et le 1st *Black Watch* doivent passer à l'est de Tilly et s'établir à Saint-Aignan-de-Crammesnil.



Une *Schwimmwagen*, ou voiture amphibie, de l'état-major du Panzer-Regiment 1 de la division SS *Leibstandarte Adolf Hitler*. La LSSAH est au départ la garde SS personnelle de Hitler, puis devient une division combattante. Elle est commandée par Sepp Dietrich, considéré par Hitler comme le « premiers des durs ». En Normandie, elle se bat avec ardeur.

De son côté, les hommes de la 152^e brigade (Brigadier Cassel) ont pour mission de nettoyer les villages de la première ligne :

- Le 5th *Queen's Own Cameron Highlanders*, Lorguichon, sur la RN 158 ;
- Le 2nd *Seaforth Highlanders*, Tilly-la-Campagne, qui a résisté à déjà six attaques ;
- Le 5th/7th *Gordon Highlanders*, La Hogue.

Le 4 août, Simonds reçoit une directive de Montgomery lui intimant de percer vers Falaise dans les plus brefs délais et au plus tard le 8 août. Le jour J et l'heure H pour Totalize sont donc établis au 7 août, 23 h 00. Mais les informations qui émanent des services de renseignements indiquent que le front devant le 2^e corps canadien est en train de se dégarnir. En effet, pour contenir la poussée britannique dans le bocage virois, la 21. *Panzerdivision* a quitté la région de Caen pour Aunay-sur-Odon. Puis, le 2. *SS-Panzerkorps* avec les 9. *SS* et 10. *SS-Panzerdivisionen* a été, à son tour, envoyé dans le bocage. Enfin, la 1. *SS-Panzerdivision Leibstandarte Adolf Hitler* est relevée par la 89. *Infanterie-Division* dans la nuit du 4 au 5 août. Ainsi, seuls les quelques Panzer survivants de la 12. *SS-Panzerdivision Hitlerjugend* sont encore dans le secteur où va s'abattre l'opération Totalize. De ce fait, à la veille de l'attaque, Simonds présente à ses subordonnés les modifications de son plan. La phase 1 est maintenue, mais les deux divisions blindées seront introduites dès la phase 2 et devront foncer vers les hauteurs au nord de Falaise pendant que les trois divisions d'infanterie couvriront les flancs. La phase 3 est supprimée.



Un char Tigre de la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* en Normandie. Le blason du 1. *SS Panzerkorps* est visible à côté du soldat. Ces « mastodontes » s'illustrent en Normandie. L'un de ses as, Michael Wittmann, commandant d'un char Tigre, sera tué après avoir détruit plusieurs blindés alliés.



Le dispositif allemand face à Totalize

Au début du mois d'août 1944, les forces allemandes de Normandie sont sous le commandement du maréchal von Kluge. Depuis le limogeage de von Rundstedt au début du mois de juillet et l'accident du maréchal Rommel le 17 du même mois, von Kluge cumule les commandements de l'*OB West* (ensemble des forces allemandes à l'Ouest) et du groupe d'armées B, qui contrôle les armées de Normandie et celles allant du nord de la France aux Pays-Bas.

Pendant tout le mois de juillet, von Kluge est parvenu à contenir les attaques alliées, mais ses divisions sont exsangues. Le plan allié d'intoxication « Fortitude » a plus qu'atteint ses objectifs, car plusieurs divisions du nord de la France sont restées l'arme au pied sur ordre de Hitler, qui craignait un débarquement plus important dans le Pas-de-Calais. Au lieu de cela, des divisions ont été rameutées de Bretagne et du sud de la France et ne sont parvenues sur le front normand qu'après une équipée de plusieurs jours. Ce n'est qu'après la rupture du

OKW (Hitler) 			
OB West (von Kluge)			
Groupe d'armées B (von Kluge)			Groupe d'armées G (von Blaskowitz)
7. Armee (Hausser)	5. Panzerarmee (Eberbach)	15. Armee (von Salmuth)	Sud de la France
25. Korps (Bretagne) (Fahrmbacher) 84. Korps (Elfeldt) 47. Panzerkorps (von Funck) 2. Fallschirmkorps (Meindl) 74. Korps (Straube)	1. SS-Panzerkorps (Dietrich) 2. SS-Panzerkorps (Bittrich) 86. Korps (Obstfelder)	De la Dives aux Pays-Bas	

front, lors de l'opération Cobra, que Hitler va consentir à déplacer plusieurs unités de la 15. Armee vers la Normandie, car il envisage de contre-attaquer l'étroit couloir par lequel passent les forces de Patton, qui se répandent en Bretagne et en Anjou. L'attaque, bientôt baptisée « Lüttich », partirait de Mortain et aurait pour objectif Avranches. En conséquence, Hitler ordonne à von Kluge de rassembler le maximum de blindés, au risque de dégarnir le reste du front. Le secteur de Caen, qui était défendu par cinq divisions blindées (21., 1. SS, 9. SS, 10. SS et 12. SS) un mois plus tôt, n'est plus tenu que par les reliquats de la 12. SS Hitlerjugend. Les 21., 9. SS et 10. SS sont parties dans le bocage virois pour contrer l'opération Bluecoat, et la 1. SS est envoyée vers Mortain, le 3 août, pour rejoindre les autres divisions Panzer de l'opération Lüttich.

Ainsi, à la veille du déclenchement de Totalize, le 1. SS-Panzerkorps du général Dietrich a sous son com-

mandement trois divisions d'infanterie en première ligne, les 271. (général Danhauser), 89. (général Heinrichs) et 272. (général Schack) et une division Panzer, la 12. SS Hitlerjugend (général SS Meyer). Ce dispositif ne doit pas faire illusion, car, à part la 89. et ses 10 000 hommes qui viennent d'arriver de Norvège pour relever la 1. SS, les autres divisions ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. La 12. SS combat depuis deux mois dans la région de Caen et ne compte plus qu'une cinquantaine de Panzer sur les 180 qu'elle possédait avant le Jour J.

Néanmoins, Dietrich possède encore deux atouts : le *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* du célèbre capitaine SS Wittmann avec 19 redoutables Tigre I, et une centaine de canons antichars, dont les 88 mm du 3. Flakkorps du général Pickert.

Ainsi, à la veille de Totalize, Simonds est nettement en position de force. ■

Un Panzer de la 12^e division SS Hitlerjugend se dirige vers le secteur de Caen. Les effectifs blindés allemands sont dispersés pour contenir les poussées alliées, dont l'opération britannique Bluecoat.





Opération Totalize

Les Canadiens s'enlisent

Par **Yann MAGDELAINE**

Peu avant 23h00, 1020 Halifax et Lancaster se présentent, comme prévu, au-dessus de la plaine de Caen. Ils larguent alors leurs bombes sur les cibles marquées par des obus de couleur tirés par l'artillerie. La poussière est telle que finalement un tiers des appareils rentrent avec leur cargaison pour éviter de malencontreuses pertes amies. 3 500 tonnes de bombes ont néanmoins été larguées sur May-sur-Orne et Fontenay-le-Marmion à l'ouest, et sur le secteur boisé de La Hogue à l'est. Dix appareils sont portés manquants.

À 23 h 30, les colonnes anglo-canadiennes s'ébranlent vers leurs objectifs à la lueur des projecteurs de DCA et sous les tirs de traçantes des Bofors.

Phase 1 : une parfaite réussite tactique

Un quart d'heure plus tard, l'artillerie prend le relais, et 360 canons commencent à labourer un front large de quatre kilomètres à la vitesse de 100 mètres à la minute.

Au soir du 7 août, il est évident que la contre-attaque allemande sur Mortain est un échec. Après une progression d'une dizaine de kilomètres dans la nuit du 6 au 7, les chasseurs-bombardiers, les canons antichars et l'artillerie alliés ont détruit une bonne partie des Panzer. Le dernier coup de dés de Hitler en Normandie, non content d'être un fiasco, a également affaibli les autres secteurs du front.

Malgré tout le soin pris pour éviter les erreurs d'orientation, plusieurs colonnes s'égarent au milieu de la poussière, du brouillard et de la nuit. Le *Royal Regiment of Canada* passe finalement à l'est de Rocquancourt au lieu de l'ouest, ce qui ne l'empêche pas de s'emparer de son objectif, Gaumesnil. Le *Royal Hamilton* ne contourne pas non plus Rocquancourt, mais traverse le village et se retrouve au petit matin bloqué par des canons d'assaut près d'une carrière de pierres au nord-est de Bretteville-sur-Laize. Quant à l'*Essex Scottish*, il dépasse bien Rocquancourt par l'ouest, mais s'égare dans la nuit. Au matin, il parvient à Caillouet, son objectif, mais est vivement pris à partie par une contre-attaque allemande. Caillouet ne sera nettoyé qu'à midi. Seul le 8^e régiment de reconnaissance atteint sans encombre la cote 122 à l'aube.

Secteur d'Ils, juillet 1944. Un char britannique Sherman Firefly se met en mouvement alors que va être lancée l'opération Spring pour fixer les unités blindées allemandes. Ce char américain est armé d'un canon anglais de 17 livres, seul capable de percer les épais blindages des Panzer.



Henry Duncan Graham Crerar

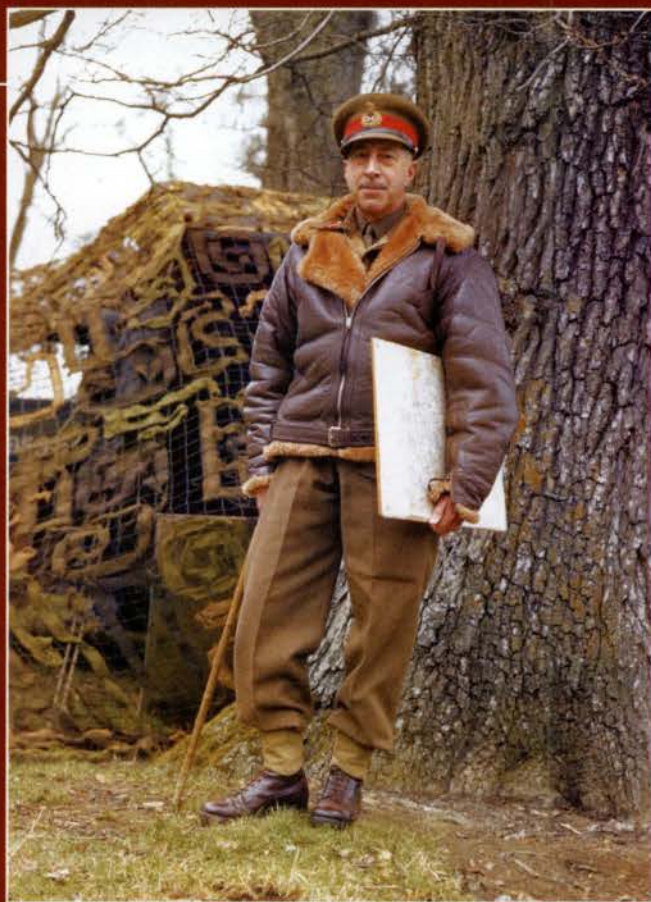
Né le 28 avril 1888 à Hamilton, en Ontario, il suit ses études à Toronto et sort diplômé du *Royal Military College* de Kingston en 1910. Il participe à la Première Guerre mondiale en tant que capitaine d'artillerie puis major au sein de la 5^e division d'infanterie canadienne. Il termine la guerre au grade de *Lieutenant-Colonel*.

Pendant l'entre-deux-guerres, il est à la fois étudiant en Grande-Bretagne à l'*Imperial Defence College* de Londres et professeur au Canada au *Royal Military College*.

Au déclenchement de la guerre, il est envoyé en Grande-Bretagne pour assurer l'organisation des forces arrivant du Canada, puis devient, en 1940, chef d'état-major de l'armée canadienne. En 1941, il est de retour en Europe et prend la tête du 1^{er} corps, avec lequel il effectue les campagnes de Sicile et d'Italie. En mars 1944, on lui confie le commandement de la 1^{re} armée, qui est officiellement activée en Normandie le 23 juillet. Il reste à la tête de cette armée jusqu'à la fin de la guerre. Cependant, il cède temporairement son poste au général Simonds en octobre et novembre 1944, le temps de se remettre d'une dysenterie.

Après la guerre, il exerce des fonctions de diplomate en Tchécoslovaquie, aux Pays-Bas et au Japon. Il décède à Ottawa, le 1^{er} avril 1965.

Bon organisateur, il est, malgré tout, moins apprécié que Simonds, certainement à cause de son manque d'expérience du terrain.



Lieutenant-Colonel Crerar, en Normandie, en août 1944.

De son côté, la 6^e brigade repart à l'assaut de May et de Fontenay, deux villages qui résistent aux Canadiens depuis la fin de l'opération « Atlantic » (20 juillet). Malgré le bombardement aérien, les grenadiers de la 271. *Infanterie-Division* ne reculent pas. Il faut quatre heures de combats acharnés aux *Fusiliers Mont-Royal* pour nettoyer May. L'appui des terribles chars lance-flammes Churchill Crocodile a, malgré tout, été nécessaire pour faire plier la résistance allemande. À Fontenay, la situation des *Cameron* devient vite intenable. Le bataillon perd successivement trois commandants et finit par être encerclé. Le *South Saskatchewan*, qui s'est emparé de Rocquancourt peu avant 1 h 00, est alors envoyé au secours des *Cameron*. Avec l'aide des *Sherman* du 1st *Hussars*, il parvient à rétablir le contact, mais le secteur n'est finalement sécurisé qu'en fin d'après-midi.

De l'autre côté de la RN 158, les hommes de la 154^e brigade partent, eux aussi, à l'assaut de leurs objectifs à bord de leurs Kangourous. La pous-

sière et le brouillard créent une certaine confusion, mais au matin, le 7th *Argyll* est à Cramenil, le 7th *Black Watch* a contourné Tilly-la-Campagne par l'ouest et atteint Garcelles-Secqueville, et le 1st *Black Watch* entre dans Saint-Aignan. Les hommes de la 152^e brigade ont plus de mal à investir Tilly-la-Campagne, défendue avec acharnement par la 89. *Infanterie-Division*. Le 2nd *Seaforth Highlanders* ne réussit pas à emporter la décision et demande l'aide du 5th *Seaforth*. Vers 7 h 00, un escadron du 148th *RAC* permet aux Écossais de sécuriser le village. Plus à l'ouest, le 5th *Cameron* a eu plus de succès pour enlever Lorguichon sur la RN 158.

À l'issue de cette première phase, Simonds peut être satisfait. Le front a été percé sur cinq kilomètres de profondeur, et l'ensemble des objectifs a été atteint. Il est à noter que l'emploi des Kangourous a été très satisfaisant, ayant permis de limiter les pertes des bataillons transportés, comme l'atteste le tableau suivant :

	Bataillons transportés 4 ^e brigade canadienne			Bataillons à pieds 6 ^e brigade canadienne		
Bataillon	RRC	RHLI	ESR	FMR	QOCHC	SSR
Tués	3	1	3	8	30	16
Blessés	25	14	17	17	96	42
Pertes totales	28	15	20	25	126	58
Pertes moyennes par bataillon	21 pertes par bataillon : 2 tués et 19 blessés			69 pertes par bataillon : 18 tués et 51 blessés		



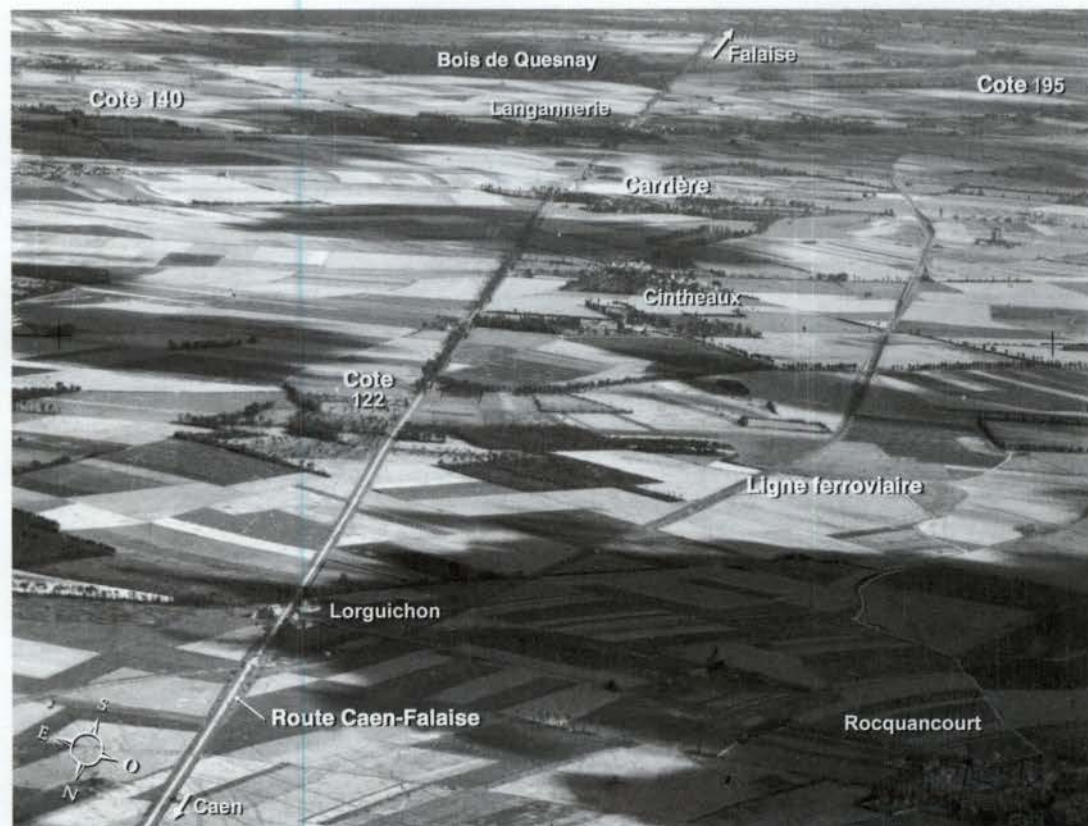
Des Sherman de la 2^e division blindée américaine cachés derrière une haie dans le bocage normand. L'opération Lüttich lancée par les Allemands dans le secteur de Mortain est un échec. Or, cette opération a déplacé des unités blindées allemandes qui sont maintenant dispersées.

Phase 2 : la déconvenue canadienne

Alors que la réussite de l'opération Totalize réside dans la rapidité d'exécution, la matinée du 8 août est perdue à attendre le bombardement des avions stratégiques américains prévu à 12 h 30. Ce délai de quelques heures est mis à profit, comme nous l'avons vu, par Kurt Meyer pour rétablir son dispositif défensif. Au lieu d'exploiter une situation qui leur était très favorable, les divisions blindées vont buter contre les armes antichars qui se retrouvent au nord de la zone de bombardement.

Au-delà de cette pause mal venue, les bombardements aériens désorganisent les unités sur le point d'avancer. À 12 h 26, les premiers B-24 et B-17 commencent à larguer leurs bombes sur Cauvicourt, Langannerie et Hautmesnil. Les fumées rouges censées désigner les zones de bombardement se dissipent alors dans la poussière. Ne trouvant plus leurs repères, un quart des 680 bombardiers ne larguent pas leur cargaison. Mais d'autres lâchent leurs bombes trop court et provoquent de nombreuses pertes chez les Canadiens et les Polonais. 65 soldats sont tués et 250 autres sont blessés. Le bataillon du *North Shore* est particulièrement touché, avec 150 pertes. Le général Keller, chef de la 3^e division canadienne, fait partie des blessés et doit céder son commandement au général Spry.

Dès l'annonce de l'attaque alliée, Kurt Meyer positionne à Cintheaux le *Kampfgruppe Waldmüller* avec une vingtaine de Panzer, dont quelques Tigre. Il se rend lui-même sur les lieux pour évaluer la situation. En chemin, il harangue quelques grenadiers de la 89. qui sont en train de se replier sur Falaise. Arrivé à Cintheaux, il lui semble évident que l'urgence est de regrouper ses troupes. En conséquence, il rappelle l'unité de Krause, censée stopper les Britanniques à Grimbosq, et le *Kampfgruppe Wünsche*. Avec ses forces, il monte une contre-attaque pour désorganiser la poussée des blindés canadiens et polonais, qu'il sait imminente. Il compte ainsi gagner du temps pour permettre à la 85. *Infanterie-Division* d'arriver en renfort afin de combler la brèche ouverte dans le front de la 89.



Vue aérienne de la plaine de Caen et du terrain sur lequel se déroule l'opération Totalize.



Déploiement de chars Cromwell de la 1^{re} division blindée polonaise. Le SS Kurt Meyer contre-attaque les Polonais pour gagner du temps. Mais Canadiens et Polonais vont aussi être victimes des bombardements de saturation alliés !

Sur leur gauche, les Polonais sont pris à partie par d'autres Tigre et ne vont guère au-delà de Saint-Aignan-de-Cramesnil.

À l'ouest, les *Calgary* et les *Maisonneuve* réussissent à investir Bretteville-sur-Laize avec l'aide des chars du 1st Hussars, mais les tirs des canons de 88 mm du 3. Flakkorps entraînent leur repli au nord-est de la ville.

Simonds est très mécontent de la tournure des événements. L'introduction des divisions blindées est loin d'être concluante. Il relance alors ses unités à la faveur de la nuit. La *Force Halpenny* (22^e régiment blindé et *Lake Superior Regiment*) attaque Bretteville-le-Rabet pendant que la *Force Worthington* (28^e régiment blindé et *Algonquin Regiment*) avance vers la cote 195, au nord de Potigny. À l'aube, Worthington a atteint son objectif et prévient ses supérieurs.

Mais à 8h00, les Panther et les Tigre du *Kampfgruppe Waldmüller* contre-attaquent les Canadiens, qui se retrouvent isolés. Aussi Worthington demande-t-il du renfort et l'appui des chasseurs-bombardiers. Le 21^e régiment blindé est alors orienté vers la cote 195. Des Typhoon sont également de la partie. Mais lorsque les chasseurs-bombardiers se présentent au-dessus de la hauteur, aucune bataille n'est en cours. Le temps de comprendre que l'unité de Worthington s'est égarée dans la nuit et qu'elle a finalement abouti aux environs de la cote 140, à six kilomètres à l'est de son objectif initial, Waldmüller l'a anéantie. 47 Sherman sont restés sur le terrain. Le 28^e régiment a perdu 112 hommes, dont son commandant, le lieutenant-colonel Worthington, et les *Algonquin* ont perdu 128 des leurs.

Panzer Tigre 331 du schwere SS Panzer-Abteilung 101 (bataillon de chars lourds). Sur un terrain découvert, et avec une faible couverture aérienne, les blindés alliés ont peu de chance de sortir vivant d'un duel contre ce genre de Panzer.



Équipage de tankistes appartenant au 28^e régiment blindé. L'ensemble de l'équipage sera tué sur la cote 140, le 9 août 1944.



© Archives nationales du Canada

La journée du 9 permet néanmoins aux Polonais de progresser au-delà de Caucourt et de se battre, à la nuit, dans Saint-Sylvain et Estrées-la-Campagne. Côté canadien, les *Argyll* s'emparent de la fameuse cote 195 par une attaque menée de main de maître. Sur leur droite, les *Lincoln and Welland* s'établissent sur les hauteurs aux environs de Saint-Germain-le-Vasson.

Le lendemain, le 22^e régiment blindé part à l'attaque de la cote 206. Mais il doit d'abord repousser une contre-attaque allemande menée notamment par une vingtaine de petits engins chenillés filoguidés Goliath. Ces machines, bourrées de 75 kg de TNT, n'ont finalement que peu d'effets sur les forces qui couvrent la cote 195. L'attaque canadienne est alors lancée et atteint son objec-

Kurt Adolf Wilhelm Meyer

Né à Jerxheim le 23 décembre 1910, Kurt Meyer doit très tôt subvenir aux besoins de sa famille. Après plusieurs emplois, dont celui de mineur, il adhère au NSDAP puis s'engage dans la SS. En mai 1934, il est versé dans la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, unité qu'il ne quittera que neuf ans plus tard.

Il participe aux campagnes de Pologne et de France, où il gagne les Croix de fer de 2^e et de 1^{re} classe pour son allant et sa bravoure à la tête du bataillon de reconnaissance de la division, le *SS-Aufklärungs-Abteilung 1*. En 1941, il combat en Grèce et parvient à franchir la passe de Klissura et à prendre Kastoria. Cette action lui vaut la Croix de chevalier. En juin, il se retrouve en Ukraine, où il prend Marioupol, sur la mer d'Azov. En février 1943, il est engagé dans la bataille de Kharkov, qui est reprise par l'ensemble du 2. *SS-Panzerkorps*.

En juin de la même année, Meyer quitte la *Leibstandarte* pour rejoindre l'encadrement d'une nouvelle *Panzerdivision*, la 12. *SS Hitlerjugend*, constituée essentiellement de Jeunesses hitlériennes. Il prend la tête du *Panzergranadier-Regiment 25*. C'est avec cette unité qu'il parvient à stopper les attaques canadiennes à l'ouest de Caen, les 7 et 8 juin. Le 16, il prend le commandement de l'ensemble de la

Hitlerjugend après la mort de Fritz Witt. Pendant deux mois, il va œuvrer à bloquer les Alliés dans le secteur de Caen. Il parvient ensuite à s'extraire de la poche de Falaise et à franchir la Seine, mais il est capturé par des résistants belges près de Namur.

Jugé à partir du 10 décembre 1945 pour le meurtre de 18 prisonniers canadiens les 7 et 8 juin 1944, il est d'abord condamné à mort. Faute de preuves tangibles, sa peine est finalement commuée en détention à perpétuité. Après neuf ans dans les prisons du Canada et de RFA, il est libéré pour bonne conduite. Il meurt d'une crise cardiaque le jour de son anniversaire, en 1961.



Kurt Meyer (à gauche), avec Fritz Witt et Max Wünsche.

DR

Un soldat canadien progresse dans les ruines de May-sur-Orne. Le village résiste aux Alliés depuis le 20 juillet. Plus de 300 tonnes de bombes sont déversées sur la commune, finalement prise par les Fusiliers Mont-Royal le 7 août.



© Archives nationales du Canada

tif : la cote 206, à l'ouest de Potigny. Mais les antichars de 88 mm obligent finalement les Canadiens à se replier.

Le même jour, les combats se concentrent dans le bois de Quesnay. Simonds veut relancer ses divisions pour un dernier coup de rein. Il ordonne aux deux divisions blindées et à la 3^e division canadienne de franchir le Laizon et de s'établir sur les hauteurs au nord de Falaise, à Épaney et Sassy. À 20 h 00, la 8^e brigade se remet en route, mais est arrêtée dès Quesnay par le *Kampfgruppe Krause*. De vifs combats ont lieu dans les bois, qui tournent à l'avantage des SS. Les *Queen's Own Rifles of Canada* subissent de lourdes pertes, et le *North Shore Regiment*, qui cherche à contourner le dispositif défensif allemand, compte aussi 22 tués et 58 blessés. Simonds jette l'éponge. Le 11 août, Totalize est officiellement stoppée. Les deux divisions blindées sont alors retirées du front pour se reconstituer.



Un Panzer IV de la division SS Leibstandarte Adolf Hitler dont on aperçoit encore les plaques protégeant les chenilles des tirs latéraux.

Seule la 2^e division canadienne, avec le soutien de la 2^e brigade blindée, va encore progresser les jours suivants, au-delà de la Laize. Partant de Bretteville le 11, les Canadiens avancent vers Barbéry, investi le 12 par le 8^e régiment de reconnaissance et les *Sherbrooke Fusiliers*. Le lendemain, les Sherman tombent à nouveau sur des Tigre, ceux du *schwere SS-Panzer-Abteilung 102*. Malgré tout, en fin de journée, Clair-Tison est atteint, et une petite tête de pont est établie par les *Calgary Highlanders*. ■

Un Cromwell d'un régiment blindé canadien montant sur une butte. Ce char croiseur britannique est une réussite, mais il va payer un lourd tribut lors de la célèbre bataille de Villers-Bocage, durant laquelle les Alliés affrontent l'as des Panzer, Michael Wittmann, et son terrible Tigre.



© Archives nationales du Canada

Le mystère Wittmann

La mort de l'as des Panzer

Michael Wittmann est sans aucun doute le commandant de char le plus connu de la Seconde Guerre mondiale. Il faut dire qu'il partage avec quelques soldats le titre prestigieux « d'as des Panzer ». Sa mort, survenue en août 1944, est longtemps restée un mystère, plusieurs unités alliées revendiquant la destruction de son célèbre char Tigre 007.



Michael Wittmann (à gauche) et l'équipage de son Tigre n° 504 dans sa livrée blanche sur le front russe. Les ennemis détruits sont représentés sur le canon de 88 mm sous la forme d'anneaux. Tableau de chasse de ce Tigre : 80 chars et canons !

Pour ses actions en Russie, Wittmann reçoit des mains de Hitler les feuilles de chêne le 2 février 1944.

Sur cette photo, il porte encore le grade d'Obersturmführer (lieutenant). L'as des Panzer Wittmann est crédité de 141 chars et 132 canons ennemis, détruits essentiellement sur le front de l'Est.



Michael Wittmann est né le 22 avril 1914 à Vogelthal, en Bavière. À 20 ans, il s'engage dans la toute nouvelle Wehrmacht et, en 1937, il rejoint la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*. Au sein de cette unité, il participe aux campagnes de Pologne, de France, de Grèce et de Russie. Il combat alors à bord d'un *Sturmgeschütz III* dans l'unité antichars de la division. Ses succès lui valent la Croix de fer de 2^e puis de 1^{re} classe et l'autorisation de se former à l'école des officiers de la SS à Bad Tölz, en juin 1942. À la fin de l'année, il perçoit son premier char Tigre, avec lequel il participe à la contre-attaque de Kharkov. En juillet 1943, on le retrouve à Kursk, où il se rend célèbre en détruisant une trentaine de chars. Mais son palmarès le plus impressionnant a lieu en janvier 1944. Il détruit en un mois près de 60 chars soviétiques. Cela lui vaut la Croix de chevalier, puis très rapidement les feuilles de chêne et le grade de *SS-Obersturmführer*. En avril, il arrive en France et il est versé au *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*, dans lequel il commande la 2^e compagnie.

Il rejoint la Normandie le 12 juin. Le lendemain, la 7^e division blindée britannique, les fameux « Rats du désert », attaque en direction de Villers-Bocage pour contourner la résistance de la *Panzer-Lehr* à Tilly-sur-Seuilles. Après avoir conquis le village, l'unité de tête de la 22^e brigade blindée, le 4th County of

London (*Sharpshooters*), fait une pause près de la côte 213 lorsque les chars de Wittmann lui tombent dessus. Ce dernier aligne les blindés britanniques les uns après les autres. Il est finalement stoppé par un canon antichars dans Villers-Bocage. Suite à cette action, il reçoit le grade de *SS-Hauptsturmführer*, ainsi qu'une invitation à rentrer en Allemagne pour devenir instructeur, qu'il refuse. Le 10 juillet, il prend le commandement de l'ensemble du bataillon.



Qui a détruit le Tigre 007 de Wittmann ? Plusieurs unités alliées revendiquent l'exploit : des Britanniques, des Canadiens, et même des Polonais de la 1^{re} division blindée polonaise. La thèse actuelle penche pour les Canadiens du *Sherbrooke Fusiliers* dont la devise est... « *Droit au but* » !

Le 8 août, la situation des Allemands au sud de Caen est loin d'être favorable. La première phase de l'opération « Totalize » est parvenue à percer le front, et Kurt Meyer n'a que peu de forces à opposer à la prochaine ruée des divisions blindées. Il envisage alors de contre-attaquer les Alliés pour les déstabiliser. Les Tigre sont, bien sûr, de la partie, mais plusieurs sont détruits peu avant 13h00 dans le secteur de Cintheaux, dont le 007 de Wittmann, qui meurt avec les quatre autres membres de son équipage.

Plusieurs unités ont revendiqué la destruction du char de Wittmann :

- La 4^e division blindée canadienne ;
- La 1^{re} division blindée polonaise ;
- La 33^e brigade blindée britannique ;
- La 2^e brigade blindée canadienne.

Et certains ont même émis l'hypothèse que Wittmann aurait été tué par les tirs de roquettes d'un chasseur-bombardier Typhoon.

Les deux premières revendications peuvent être rapidement écartées, car ces unités ne sont pas encore dans le secteur de Cintheaux lorsque le Tigre de Wittmann est touché. Elles attendent, plus au nord, la fin du bombardement aérien.

La dernière hypothèse a longtemps reposé sur l'idée reçue que seul un avion pouvait venir à bout d'un Tigre. Cette hypothèse est également étayée par la découverte par un habitant de la région d'une roquette non détruite à côté du Tigre de Wittmann. Mais les recherches de Brian Reid publiées dans *No Holding Back* indiquent que les rapports de la 2nd Tactical Air Force n'évoquent aucun char détruit par un Typhoon dans ce secteur. On peut admettre que l'avion en question ait été abattu par la suite sans que son pilote ait pu rapporter son exploit, mais il s'avère également qu'aucun tankiste allié ou allemand ne fait mention d'une quelconque attaque de chasseur-bombardier. De plus, l'idée répandue selon laquelle de nombreux Panzer auraient été détruits par des roquettes pendant la bataille de Normandie est fausse. Les rapports opérationnels alliés estiment que seuls 4% des chars allemands ont été réellement détruits par des chasseurs-bombardiers. La crainte des « Jabos » était finalement bien plus efficace que leur réel effet destructeur.

Les deux autres hypothèses méritent plus d'attention. Des Sherman de l'escadron A du 1^{er} Northamptonshire Yeomanry (33^e brigade blindée britannique), dont notamment le *Firefly* du tireur Joe Ekins, se trouvaient à proximité du bois de la Delle de la Roque, à droite de Wittmann. Des Sherman de l'escadron A du *Sherbrooke Fusiliers* (2^e brigade blindée canadienne) étaient, eux, en position au sud de Gaumesnil, sur le flanc gauche. Ainsi, les blindés de Wittmann avancèrent sans le savoir entre ces deux positions et devinrent une cible de choix, notamment pour le *Firefly* d'Ekins, qui détruisit trois Tigre. La question est de savoir si l'un des trois était celui de Wittmann. Pour Brian Reid, les Canadiens étaient plus près et du côté gauche. Or, le Tigre de Wittmann a été atteint sur le flanc gauche par un obus qui a provoqué une explosion si violente que la tourelle s'est retrouvée à plusieurs mètres de la coque. Malheureusement, les *Sherbrooke Fusiliers* vont perdre par la suite de nombreux équipages, et une bombe américaine détruira le *half-track* transportant les comptes-rendus des combats. On peut donc en conclure qu'il est très probable que Wittmann soit mort sous les coups des Sherman canadiens, sans toutefois en avoir la preuve irréfutable.

En 1983, les recherches des membres de la revue *After the battle* ont permis à la Commission des cimetières allemands de retrouver les corps des cinq tankistes. Wittmann et ses camarades reposent maintenant au cimetière de La Cambe, dans le Calvados.



Quelque part en Normandie, en juillet 1944, l'*Hauptsturmführer* Michael Wittmann (en uniforme noir, de dos) discute avec son équipage près de son Panzer Tigre dont on remarque les larges chenilles et la Zimmerit (revêtement appliqué sur les blindés pour se protéger des mines magnétiques).



Opération Tractable

La Wehrmacht échappe à la destruction totale

Par **Yann MAGDELAINE**

Pendant le déroulement de l'opération Totalize, la situation sur le front normand a rapidement évolué. Les divisions de la 3^e armée US du général Patton se sont répandues dans le Maine et l'Anjou. Le 8 août, le 15^e corps US du général Haislip est entré dans Le Mans, à 130 kilomètres au sud des forces de Simonds. À Mortain, les Allemands ne progressent plus, mais Hitler s'entête à y maintenir ses Panzer pour monter une nouvelle contre-attaque.

Le général Bradley, chef du nouveau 12^e groupe d'armées, envisage alors de faire obliquer vers le nord le corps d'Haislip pour aller à la rencontre des Canadiens descendant vers Falaise. Les forces allemandes seraient ainsi enfermées dans une vaste poche allant de Mortain à Argentan.

Refermer la poche de Falaise

Cette idée va, malgré tout, à l'encontre de la directive de Montgomery du 6 août. Ce jour-là, Monty ordonnait de piéger les armées allemandes de Normandie à l'ouest de la Seine. Mis au courant du projet de Bradley, il l'approuve finalement. Le 11, il décide de

« Mon char faisait partie de la 2^e troupe sous le commandement du lieutenant Thornton (actuellement blessé) et nous étions postés sur le flanc gauche de l'escadron à la ligne de départ pour l'attaque. Le but de la manœuvre était d'atteindre le plus rapidement possible notre objectif, une hauteur qui dominait Falaise. »

Rapport du sergent Gariépy, 6^e régiment canadien de blindés, sur la capture d'Allemands au nord de Falaise

lancer la 1^{re} armée canadienne de Crerar sur Falaise puis Argentan, où elle rejoindrait les Américains de Haislip remontant du sud.

À contrecœur, Patton acquiesce et lance le 15^e corps vers le nord, à partir 10 août. Au soir du 11, la 2^e division blindée française du général Leclerc et la 5^e division blindée US du général Oliver sont dans la région d'Alençon, important nœud de ravitaillement allemand. Le 12, les Français entrent dans la préfecture de l'Orne et, avec leurs homologues américains, parviennent aux portes d'Argentan au soir du 13.

Falaise, août 1944. Des soldats de la 2^e division canadienne, peu après la fin des combats, sur la margelle de la fontaine de la place Saint-Gervais. Celui de gauche est un motocycliste. Déjà durement touchée par les bombardements alliés de juin, Falaise est bombardée une nouvelle fois le 14 août. La cité n'est plus qu'un amas de ruines.





Concentration de chars Sherman du Fort Garry Horse (2^e brigade blindée canadienne), le 14 août à Bretteville-le-Rabet, au moment de Tractable.

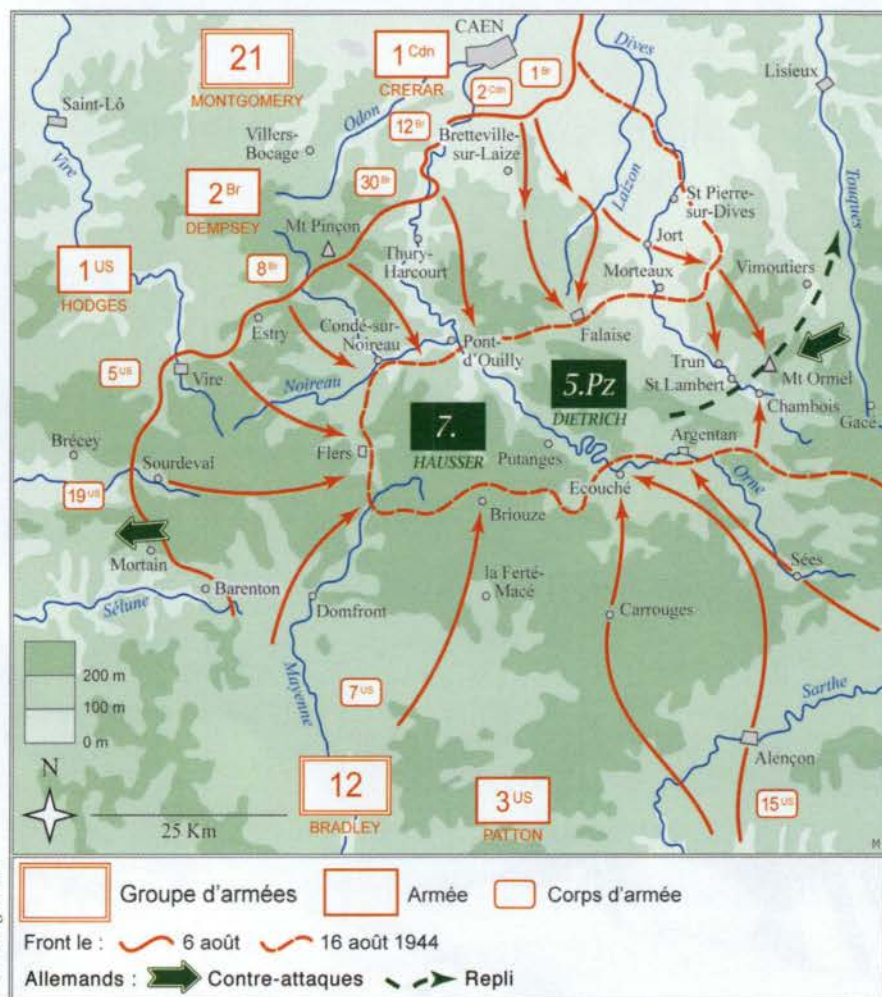
Leclerc, chef de la célèbre 2^e division blindée française de la France libre qui se dirige vers Alençon, discute avec des tankistes du 501^e régiment de chars de combat, dont la devise exprime à elle seule la motivation et l'agressivité de ces Français : « En tuer ! »



À cette date, Simonds est toujours au nord du Laizon. Patton ordonne alors à Oliver de poursuivre vers Falaise pour enfermer définitivement les Allemands. Mais Bradley lui rappelle qu'Argentan est sur la ligne de séparation entre Américains et Anglo-Canadiens et que la ville ne doit en aucune façon être dépassée. Patton va alors ronger son frein pendant deux jours.

De son côté, Simonds s'emploie à élaborer une nouvelle attaque vers Falaise. L'opération, d'abord

La poche de Falaise (6-16 août 1944)



nommée « Tallulah » puis rebaptisée « Tractable », repose à nouveau sur ses deux divisions blindées. Le 12, il présente son plan à ses chefs de divisions. L'attaque s'effectuera cette fois-ci de jour. Elle contournera le point fort de la résistance allemande autour de Potigny, point fort qui sera copieusement pilonné par les bombardiers lourds américains. Pour couvrir la descente des blindés vers la vallée du Laizon, des écrans de fumée seront mis en place sur les flancs de l'axe de progression. Les Kangourous seront de nouveau engagés pour amener les fantassins sur le Laizon afin d'y établir plusieurs têtes de pont, qui seront exploitées par les blindés. Deux colonnes sont constituées, dotées chacune d'une brigade blindée et de deux brigades d'infanterie, dont une sur Kangourous. La première colonne s'articulera autour de la 2^e brigade blindée canadienne et deux brigades de la 3^e division canadienne. La seconde sera organisée autour de la 4^e brigade blindée et les 8^e et 10^e brigades d'infanterie. Le jour J et l'heure H sont fixés au 14 août, 12 h 00.

2^e brigade blindée canadienne (*Brigadier Wyman*)

6^e régiment blindé ou 1st Hussars

10^e régiment blindé ou *Fort Garry Horse*

27^e régiment blindé ou *Sherbrooke Fusiliers Regiment*

Les plans de Tractable sont découverts

En face, le nouveau chef du 1. SS Panzerkorps, Fritz Krämer — qui a remplacé Sepp Dietrich, nommé à la tête de la 5. Panzerarmee —, essaie de constituer une nouvelle ligne de défense au nord de Falaise. Après la remontée de Haislip, il devient clair que les Alliés veulent les piéger. Il faut donc maintenir la porte ouverte le plus longtemps possible pour permettre aux divisions de se replier sur la Seine. La résistance du Panzerkorps de Krämer devient alors primordiale. Mais comment résister, avec une trentaine de chars encore en état de marche contre une masse de 700 blindés ? Les 271., 272. et 89. Infanterie-Divisionen et la 12. SS sont laminées. Il reste pour uniques renforts les 9 000 hommes de la 85. Infanterie-Division et quelques Panther de la 9. SS Panzerdivision. En revanche, l'effet de surprise ne va pas jouer à l'avantage des Canadiens. Dans la nuit du 12 au 13, un véhicule du 8^e régiment de reconnaissance s'égare et

tombe dans les lignes allemandes. Les occupants sont ou tués ou faits prisonniers. Mais surtout, les plans de l'opération Tractable sont découverts. Le dispositif de défense allemand est modifié en conséquence, notamment les plans de tirs de l'artillerie de la 85.

Le 14 août, à 11 h 37, l'artillerie tire des obus marquant en rouge les zones de bombardement pour l'aviation, puis des fumigènes pour masquer les axes de progression des blindés. Trois minutes plus tard, une centaine de A-20 Boston et de B-25 Mitchell de la 2nd Tactical Air Force se présentent au-dessus du Laizon et bombardent les défenses allemandes le long de la rivière de Assy à Maizières. Finalement, par manque de visibilité, seuls 73 appareils vont larguer leurs bombes.

À 11 h 42, les deux colonnes s'ébranlent. Dans la poussière et la fumée, les points de repères sont difficiles à trouver, d'autant que l'artillerie de la 85. entre également en lice et établit ses tirs selon les informations recueillies la veille. Le Brigadier Booth, commandant de la 4^e brigade blindée, fait partie des victimes.

Des blindés de la 3^e division canadienne non loin de Bretteville-le-Rabet, le 14 août, se rassemblent durant l'opération Tractable.





Un Sherman du *Sherbrooke Fusiliers Regiment*, 2^e division blindée canadienne, progresse en protégeant des soldats des *Fusiliers Mont-Royal*, 2^e division d'infanterie canadienne dans une rue de Falaise. Ces hommes sont la cible de tirs venant de l'école de jeunes filles, où s'accrochent une poignée de SS de la *Hitlerjugend*.

La première colonne part du secteur d'Estrées-la-Campagne. Les chars démineurs Flails ouvrent la voie aux chars de la 2^e brigade blindée et aux Kangourous transportant la 9^e brigade. Viennent ensuite les fantassins à pieds de la 7^e. Arrivés dans la vallée, les Kangourous libèrent leurs troupes. De durs combats ont alors lieu au château de Montboint, où les *Stormont*, *Dundas* and *Glengarry Highlanders* finissent par utiliser des chenillettes Wasp lance-flammes pour éliminer les défenseurs allemands. Sur la rivière elle-même, les chars ont les plus grandes peines à trouver un passage pour atteindre la rive sud. Le Laizon est très boueux et plusieurs

blindés s'enlisent. Finalement, le 1^{er} *Hussars* bifurque sur Rouvres, et le *Fort Garry Horse* traverse entre Montboint et Rouvres. Tout cela provoque un embouteillage conséquent et retarde l'ensemble de la progression.

Plus à l'est, la 4^e brigade blindée part de Soignolles, précédée elle aussi par des Flails. Les chars sont suivis par des Kangourous convoyant la 8^e brigade. Vient ensuite la 10^e brigade à pieds. Les blindés de cette colonne ont à leur tour des difficultés à trouver des passages praticables sur le Laizon. Finalement, l'essentiel des chars s'oriente vers Ernes et traverse le cours d'eau à cet endroit.

Cette photo a été prise durant les derniers combats pour Falaise et Faverolles, entre le 16 et le 20 août, qui permettront à certains de ces hommes du *Panzer-Regiment 1* de la 1^{re} division *Leibstandarte SS Adolf Hitler* de sortir du Kessel (« chaudron »).



4^e division blindée canadienne (général Kitching)

4 ^e brigade blindée (Brigadier Booth/Moncel)	10 ^e brigade d'infanterie (Brigadier Jefferson)	Unités divisionnaires
21 ^e régiment blindé ou <i>The Governor General's Foot Guards</i>	<i>The Lincoln and Welland Regiment</i>	2 groupes d'artillerie
22 ^e régiment blindé ou <i>The Canadian Grenadier Guards</i>	<i>The Algonquin Regiment</i>	1 groupe antichars
28 ^e régiment blindé ou <i>The British Columbia Regiment</i>	<i>The Argyll and Sutherland Highlanders of Canada</i>	1 unité de mitrailleuses (<i>The New Brunswick Rangers</i>)
	<i>The Lake Superior Regiment</i>	1 unité de reconnaissance (29 ^e régiment de reco. ou <i>The South Alberta Regiment</i>)

Les Allemands s'accrochent

Pour empêcher toute contre-attaque de flanc, le *Bomber Command* envoie à nouveau près de 1 000 Lancaster et Halifax larguer leurs bombes dans le secteur de Potigny et Quesnay. À partir de 14 h 00, les Allemands sont écrasés sous 3 700 tonnes de bombes. Mais les victimes ne sont pas seulement allemandes. Des erreurs d'orientation provoquent encore des pertes amies, 300 chez les Canadiens et une centaine chez les Polonais.

Au soir de ce premier jour d'attaque, Sassy et Olendon sont aux mains des Canadiens, mais Patton continue à trépigner d'impatience 25 kilomètres au sud. Malgré tout, la rupture du front semble imminente. La nouvelle 85. *Infanterie-Division* déplore en une journée plus de 1 000 prisonniers, sans compter les tués, les blessés et les disparus.

La journée du lendemain est très décevante. Il faut l'effort conjugué du 21^e régiment blindé, du *Lake Superior Regiment* et de l'*Algonquin Regiment* pour venir à bout de la résistance adverse à Épaney, qui est défendu par plusieurs canons de 88 mm. Le 1st *Canadian Scottish* et le 1st *Hussars* parviennent sur la cote 168, mais au prix de durs combats et de nombreuses pertes face à quelques Tigre. Les *Royal Winnipeg Rifles* entrent dans Soulangy, mais doivent se replier.

Les progrès sur les ailes sont cependant plus prometteurs. Traversant les lignes de la 4^e DB canadienne, la 1^{re} division blindée polonaise de Maczek franchit le Laizon et parvient à établir une tête de pont sur la Dives à Jort. À l'ouest, la 2^e division canadienne vient à bout de la résistance de la 12. SS à Clair-Tison, et l'*Essex Scottish Regiment* campe à un kilomètre au nord de Falaise, à la tombée de la nuit.

Un Panzer IV du *Panzer-Regiment 1* de la *Leibstandarte* durant les dernières heures de l'opération Tractable. Les tankistes ont pris soin de camoufler le char avec des branchages pour échapper à la vigilance de l'aviation alliée.



DR



Panzer IV du Pz-Reg. 1 durant la tentative de percée pour sortir de la poche de Falaise. Tractable est un échec car les Allemands ont résisté avec acharnement, repoussant d'une semaine la fermeture de la poche.

DR

Devant la défense acharnée des Allemands devant Falaise, Montgomery change à nouveau ses ordres et décide d'envoyer les deux divisions blindées de Simonds vers Trun, où elles doivent rejoindre les forces américaines remontant d'Argentan. Mais Patton, n'y tenant plus, a déjà réorienté le 15^e corps d'Haislip vers l'est. Ainsi, la poche de Falaise va encore rester ouverte quelques jours.

Le 16 août, c'est l'hallali. Les *Argyll and Sutherland Highlanders of Canada* atteignent l'Ante à Damblainville, pendant que des éléments de l'*Algonquin Regiment* sont sur la Dives à Coulibœuf. Plus au nord, les Polonais établissent une tête de pont à Jort et pénètrent dans le pays d'Auge vers Trun et Chambois.

Si, au nord de Falaise, la 3^e division canadienne peine toujours sur les cotes 159 et 168, la 2^e division parvient enfin dans la ville lors d'une attaque déclenchée à 15 h 00 par la 6^e brigade. Le *South Saskatchewan Regiment*, les *Queen's Own Cameron Highlanders of Canada* et les chars des *Sherbrooke Fusiliers* pénètrent dans Falaise par l'ouest.

La cité natale de Guillaume le Conquérant est en ruines. Déjà bombardée plusieurs fois au mois de juin, elle est anéantie par 4 000 tonnes de bombes dans la nuit du 13 au 14 août. La statue de Guillaume sur l'esplanade du château est miraculeusement préservée. La journée du 17 est consa-

crée au nettoyage de la ville. Une poignée de SS de la *Hitlerjugend* résiste plusieurs heures dans l'école supérieure de jeunes filles. À 2 h 00, le 18, tout est terminé.

Une victoire retentissante ?

Totalize et Tractable sont les opérations qui ont concerné le plus grand nombre de forces canadiennes de la Seconde Guerre mondiale.

Tactiquement, Simonds et son équipe avaient rassemblé de nombreux atouts. L'idée d'un bombardement stratégique de nuit était certes osée, mais a paradoxalement provoqué peu de pertes amies en comparaison des autres bombardements effectués de jour. L'invention des Kangourous a été également un indéniable avantage pour les unités de première ligne, qui ont pu conquérir rapidement leurs objectifs avec des pertes minimales.

Néanmoins, après une première phase réussie, la suite des événements a fait réémerger les défaillances déjà constatées chez les troupes et le commandement anglo-canadien. De nombreux officiers et sous-officiers manquent de l'expérience et de la nécessaire fougue qui sièent à ce genre d'opérations. L'exemple le plus flagrant est le temps de pause qui est intervenu entre les

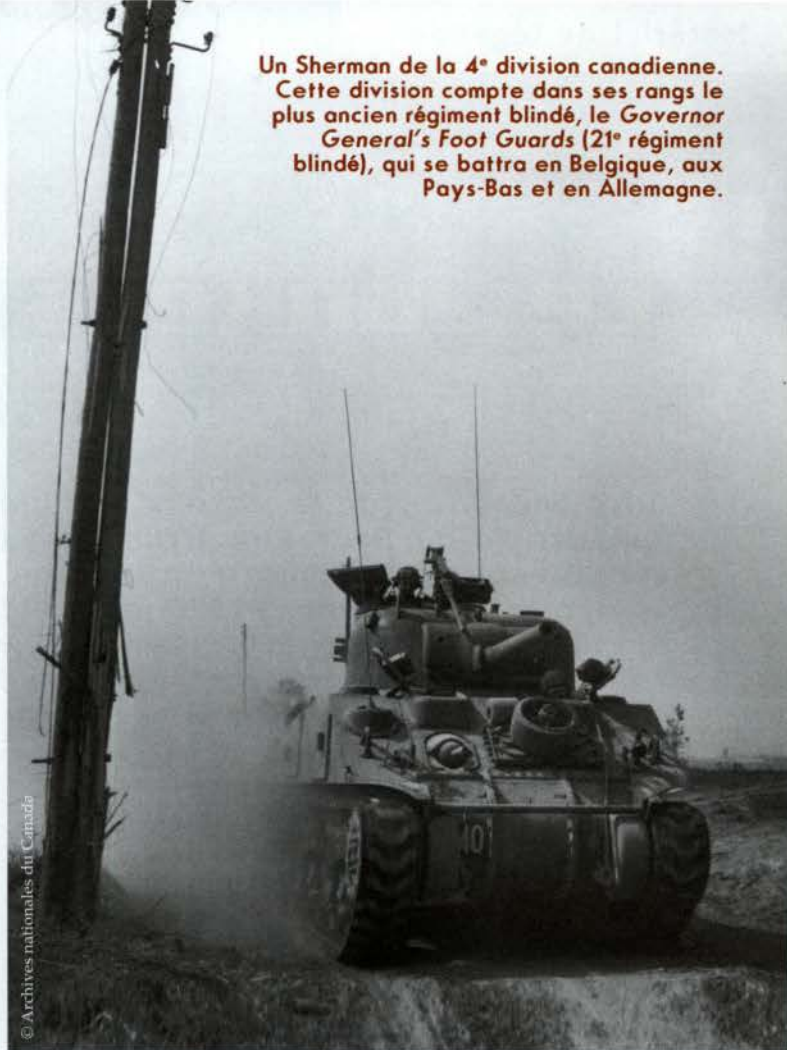
deux phases de l'opération Totalize. Alors que la première phase avait réussi, les divisions blindées ont dû patienter toute la matinée du 8 août et attendre le bombardement de la deuxième ligne de défense allemande plutôt que de profiter de la désorganisation de l'ennemi. Kurt Meyer en a tiré parti et a réussi à désarticuler les attaques des blindés canadiens et polonais par toute une série de contre-attaques.

Ce manque d'allant constaté à tous les niveaux de l'armée canadienne s'explique aussi par le nombre de pertes subies depuis le 6 juin. Des bataillons, des compagnies ont changé plusieurs fois de commandant. Les dommages infligés à la 3^e division dans les combats à l'ouest de Caen au début du mois de juin ont été importants. La 2^e division, quant à elle, a perdu 1 500 des siens lors de l'opération « Spring », le 25 juillet. Malgré les remplacements, on peut comprendre que les hommes soient plus prudents et moins fougueux dans leur attaque face à un adversaire qui semble toujours se redresser malgré des bombardements terrifiants.

Stratégiquement, Totalize et Tractable sont indéniablement des échecs. La résistance allemande face aux Canadiens a retardé de plusieurs jours la fermeture de la poche de Falaise, fermeture qui ne sera effective que le 21 août alors qu'elle aurait pu l'être dès le 13 ou le 14. Le cas échéant, le coup de filet aurait été de plus de 100 000 Allemands.

Mais, à bien y réfléchir, l'opération Totalize se justifiait-elle stratégiquement ? Dans sa directive du 6 août, Montgomery définissait la Seine comme l'objectif à atteindre pour prendre au piège les Allemands. Quand Patton reçoit l'ordre, le 8, de remonter sur Argentan, cela le contrarie fortement, car il souhaite atteindre Paris et la Seine au plus vite. Si l'objectif au moment du déclenchement de Totalize est la Seine, pourquoi ne pas avoir lancé l'ensemble de la 1^{re} armée canadienne, c'est-à-dire le 1^{er} corps de Crocker et le 2^e corps de Simonds, vers l'est ou le sud-est, la Dives et la Seine ? Montgomery veut alors

Un Sherman de la 4^e division canadienne. Cette division compte dans ses rangs le plus ancien régiment blindé, le Governor General's Foot Guards (21^e régiment blindé), qui se battra en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne.



© Archives nationales du Canada

courir deux lièvres à la fois, sans en avoir les moyens. Le 17 août, le 1^{er} corps de Crocker est lancé vers la Seine (opération « Paddle ») et, au même moment, Simonds tente de fermer la poche de Falaise. Soit il fallait se concentrer sur la fermeture de cette poche, soit il fallait foncer vers la Seine, mais pas les deux en même temps. Dans l'affaire, Montgomery n'est pas le seul à blâmer. C'est bien Bradley qui insiste pour faire remonter le 15^e corps US vers le nord au lieu de le lancer vers l'est comme le souhaite Patton. La bataille de Normandie aurait dû se terminer sur la Seine, et non entre Falaise et Argentan. La défaite allemande n'en aurait été que plus grande. ■



Vue des ruines de Falaise et de la fontaine de la place Saint-Gervais. Un soldat canadien armé d'une mitrailleuse Bren s'est posté en sentinelle dans la fontaine et observe le champ de ruines qui lui fait face.

© Archives nationales du Canada

Le Junkers Ju-87 Stuka

L'oiseau de proie

Outil important de la victoire à l'Ouest en mai et juin 1940, l'avion Junkers Ju-87 *Sturzkampfflugzeug* (« avion d'attaque en piqué »), plus connu sous son diminutif *Stuka*, est devenu célèbre lors du Blitzkrieg contre la France puis l'URSS en 1941. Ses attaques dévastatrices contre les blindés français et soviétiques, au son de sa terrible sirène, en ont fait une arme redoutée et le symbole de la « guerre éclair ».

Le *Stuka* est développé dans les années 1930 par la firme Junkers après une demande du ministère de l'Air allemand (*Reichsluftfahrtministerium* ou RLM), qui souhaite développer un bombardier en piqué. Cet avion est né de l'obsession d'Ernst Udet, un as de la Grande Guerre. La Luftwaffe, créée en 1935, s'intéresse en réalité à deux aspects primordiaux : les bombardements stratégiques, mais aussi l'emploi tactique de soutien des troupes au sol.

Le premier modèle sort des usines Junkers en 1935. Il s'agit d'un monoplan aux ailes en forme de W, équipé d'une seule dérive et embarquant un pilote et un mitrailleur.

Cet avion a la particularité d'avoir un train fixe entouré d'une carrosserie qui lui donne la silhouette d'un oiseau de proie mais qui diminue sa vitesse, déjà peu élevée.

Si le *Stuka* est connu pour sa silhouette agressive, il est resté dans toutes les mémoires associé à sa sirène stridente qui se déclenche au moment où l'appareil fond sur sa proie. Il s'agit en fait d'une sirène mécanique fixée sur le train d'atterrissage, appelée « trompette de Jéricho ». Elle entre en action lors des phases de piqué, terrorisant civils comme militaires. Afin de limiter les risques de « voile noir » lorsque l'appareil plonge en piqué, un système de redressement automatique sert à le stabiliser.



DR

Le *Stuka* peut embarquer 1800 kg de bombes. On remarque l'emplacement du mitrailleur avec le support de la MG, à gauche de la verrière, laquelle n'a d'ailleurs pas encore été montée sur l'appareil.



DR

Le *Stuka* bâtit sa légende lors des campagnes de Pologne et de l'Ouest, notamment contre la France, durant lesquelles il est employé comme appui tactique. On remarque très bien sur cette photo les trains d'atterrissage fixes entourés d'une carrosserie, ainsi que le radiateur aérodynamique sous le moteur (ici en blanc).



Préparation d'un Stuka sur le front russe. La célèbre sirène est installée sur la roue gauche. Elle se déclenche lors des attaques en piqué.

ennemies, blindées notamment, et appuient ainsi les Panzer grâce à une très bonne communication radio air-sol. Cette tactique fonctionne lors de la campagne de l'Ouest, et particulièrement en France en mai-juin 1940. L'appareil connaît ses premiers revers lorsqu'il est engagé au-dessus de l'Angleterre. Lent, peu manœuvrable et faiblement armé, il est une proie facile pour les chasseurs britanniques.

Plusieurs versions seront mises au point tout au long de la guerre : Ju-87D4 équipé de torpilles et armé de canons MG-151 de 20 mm ; Ju-87D7 et D8 pour les attaques nocturnes. La version la plus célèbre est sans conteste le Ju-87G chasseur de chars ; c'est cet avion que pilote Hans-Ulrich Rudel, l'un des as de la Luftwaffe, qui éliminera 12 T-34 soviétiques durant la seule première journée de la bataille de Kursk (5 juillet) !

Si le Stuka est devenu un avion de légende, c'est par sa participation à une multitude d'opérations qui sont entrées tragiquement dans l'Histoire. Le Ju-87 est testé en combat réel en Espagne lors de la guerre civile et participe au bombardement sur Guernica. Il est employé à grande échelle en Pologne. Son rôle est de détruire l'aviation ennemie au sol, dans ses bases et ses usines de construction. Puis le Stuka entre dans sa deuxième phase, soit l'accompagnement et l'appui des troupes au sol : harcèlement des voies de communication, des colonnes logistiques et des unités d'infanterie qui montent au front. Enfin, les Ju-87 détectent et éliminent les forces

L'invasion de l'URSS lors de l'opération « Barbarossa », en juin 1941, marque peut-être le point culminant de l'efficacité de ces terribles bombardiers en piqué : plus de 2 500 avions soviétiques sont détruits au sol durant les premières heures de l'invasion ! Mais la guerre éclair menée en URSS s'épuise dans l'immensité russe et face à un combattant coriace.

Entré en service en 1937, le Stuka est construit à plus de 5 700 exemplaires jusqu'à l'été 1944. Peu coûteux à produire, il reflète parfaitement le postulat du III^e Reich en guerre, à savoir la volonté de remporter la victoire dans des délais très brefs. La doctrine allemande est basée sur l'action à courte et moyenne distance, et le Stuka, comme d'autres bombardiers tactiques, s'impose dans ce segment. En revanche, il paye un lourd tribut après 1941. Il est, à l'image de la Luftwaffe, incapable de lutter contre les avions de chasse ennemis. ■

Réparations et tests effectués sur les ailerons compensateurs et les volets d'atterrissage. Retiré de la campagne contre l'Angleterre, le Stuka est utilisé en Afrique du Nord et surtout en Russie. Puis, il est employé comme avion d'attaques nocturnes ou chasseur de chars. Sa fabrication est arrêtée en 1944.



Notre illustration représente un Ju-87G-2 Stuka chasseur de chars du *Schlachtgeschwader 2 (SG2)*, ou 2^e escadron d'attaque au sol, basé sur le front de l'Est de 1944 à 1945. Ce Stuka est piloté par l'un des as de la Luftwaffe, Hans-Ulrich Rudel, qui teste pour la première fois les canons de 37 mm de son Ju-87G-2 en 1943.

Spécifications techniques Junkers Ju-87G-2 Stuka

Équipage : 2
Longueur : 11,10 m
Envergure : 15,25 m
Hauteur : 3,90 m
Poids/Max combat : 3930 kg/5960 kg
Vitesse maximale : 396 km/h
Rayon d'action : 600 km

Plafond : 7360 m
Armement : 2 x MG de 37 mm BK (extérieur) ; 2 x MG-81Z de 7,92 mm ; 4 x bombes de 50 kg (à la place des canons de 37 mm)
Moteur : Junkers Jumo 211-J1 de 12 cylindres en V inversé de 1410 chevaux

Après le crash en 1936 d'un prototype équipé d'une double dérive lors d'une simulation d'attaque en piqué, le Ju-87 Stuka ne comprend qu'une seule dérive.



La verrière protège les deux membres d'équipage, soit le pilote et le mitrailleur. Ce dernier est armé d'une MG-17 de 7,92 mm puis d'une mitrailleuse jumelée de même calibre.



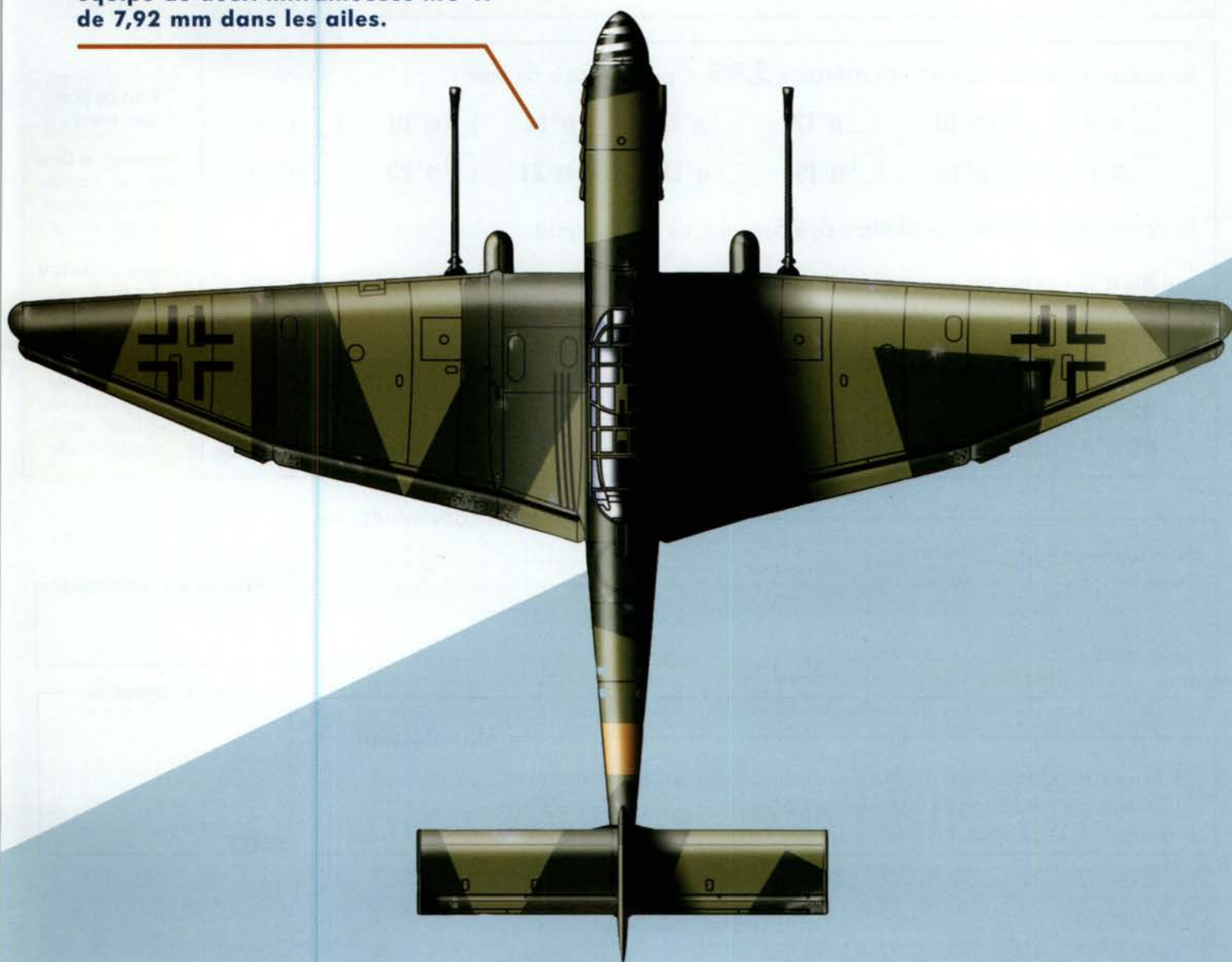
La particularité du Stuka est de posséder un train d'atterrissage fixe, entouré d'une carrosserie et sur lequel est installée une sirène appelée « trompette de Jéricho » dont le son strident retentit lors des phases en piqué. Des éléments exogènes, comme la boue, peuvent se glisser dans le carénage et bloquer le roulement.





Les premières versions du Stuka sont équipées d'un moteur Rolls-Royce de 640 chevaux, puis d'un moteur Junkers Jumo 210 de 610 chevaux, et enfin d'un moteur 211-Da de 12 cylindres en V inversé de 1410 chevaux. Le Ju-87G est équipé d'un moteur 211-J1. Un gros radiateur aérodynamique est placé sur la partie inférieure du moteur et la sirène est retirée sur les Stukas « casseurs de chars ».

Ce Junkers Ju-87G-2 est un chasseur de chars armé de deux canons antichars de 37 mm extérieurs à l'appareil. Ces deux canons peuvent être remplacés par quatre bombes de 50 kg. Le Stuka est en outre équipé de deux mitrailleuses MG-17 de 7,92 mm dans les ailes.



L'ENSEMBLE DE NOTRE GAMME

Visitez notre site Internet : WWW.AXEETALLIES.COM

5,95 €
+ frais de port

LE BIMESTRIEL

Tous les deux mois, en plus des articles et rubriques réguliers traitant tous les aspects du conflit, **AXE & ALLIÉS** vous offre un dossier exhaustif sur l'un des moments cruciaux de la seconde guerre, composé par un historien spécialisé, à l'aune des dernières publications.



Les numéros 1 à 8, 11 et les hors série n°1 et 2 sont définitivement épuisés



A&A n°9



A&A n°10



A&A n°12



A&A n°13



A&A n°14



A&A n°15



A&A n°16



A&A n°17



A&A n°18



A&A n°19



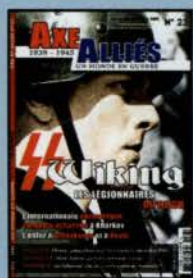
A&A n°20



A&A n°21



A&A n°22



A&A n°23

LES NUMÉROS HORS-SÉRIE

Complétez votre collection avec nos numéros spéciaux : des ouvrages de fond qui mettent à votre disposition une documentation complète sur un des aspects majeurs du conflit, ou un de ses acteurs principaux.

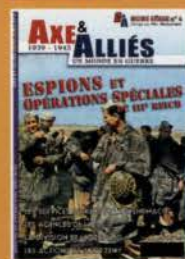
6,50 €
+ frais de port

A&A HS n°3



Le nazisme, une religion ?
La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, son application à partir de 1933, ses codes, rites, son ordre rituel.

A&A HS n°4



Espions et opérations spéciales du III^e Reich
Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

A&A DOS 01



GÖRING
Chef de la Luftwaffe, passionné d'art mégalomane, Goring sera désigné par Hitler successeur du Reich avant d'être désavoué et accusé de haute trahison.

A&A DOS 02



ROMMEL
Des premiers exploits de la Grande Guerre aux campagnes africaines, le parcours d'un officier brillant et exemplaire, mais qui adopta longtemps une attitude ambiguë envers le nazisme.

A&A HS n°5



U-BOOTE
Les U-Boote, une arme singulière : la formation des hommes : la bataille de l'Atlantique : les chasseurs de U-Boote.

A&A HS n°6



GOEBBELS
Le plus doctrinaire et cynique des complices d'Hitler. Par le contrôle total des médias, il gravira jusqu'au dernier des échelons du Régime...

A&A HS n°7



LE FRONT DE L'EST
La lutte titanesque livrée à l'Est entre l'Allemagne nazie et l'URSS. Chiffres à l'appui, les causes de la victoire soviétique.

LES NOUVEAUX HORS-SÉRIE

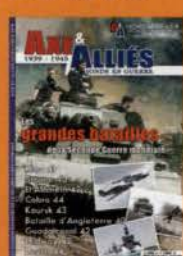
Attention, nouveau prix sur ces numéros : **7,50 €** + frais de port

A&A HS n°8



HITLERJUGEND
La formation et l'organisation de la HJ, le système de répression de la jeunesse et les mouvements de résistance à cette main mise du Führer.

A&A HS n°9



LES GRANDES BATAILLES DE LA SG
Kiev, Stonne, Midway... les batailles qui marquèrent un tournant, changèrent la conception de la guerre, et la face du XX^e s.

LA LÉGION WALLONIE ET LÉON DEGRELLE

L'épopée des volontaires belges au sein de l'armée allemande, du corps franc Wallonie à la 28. SS-Freiwilligen-Grenadier-Division Wallonien.



AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

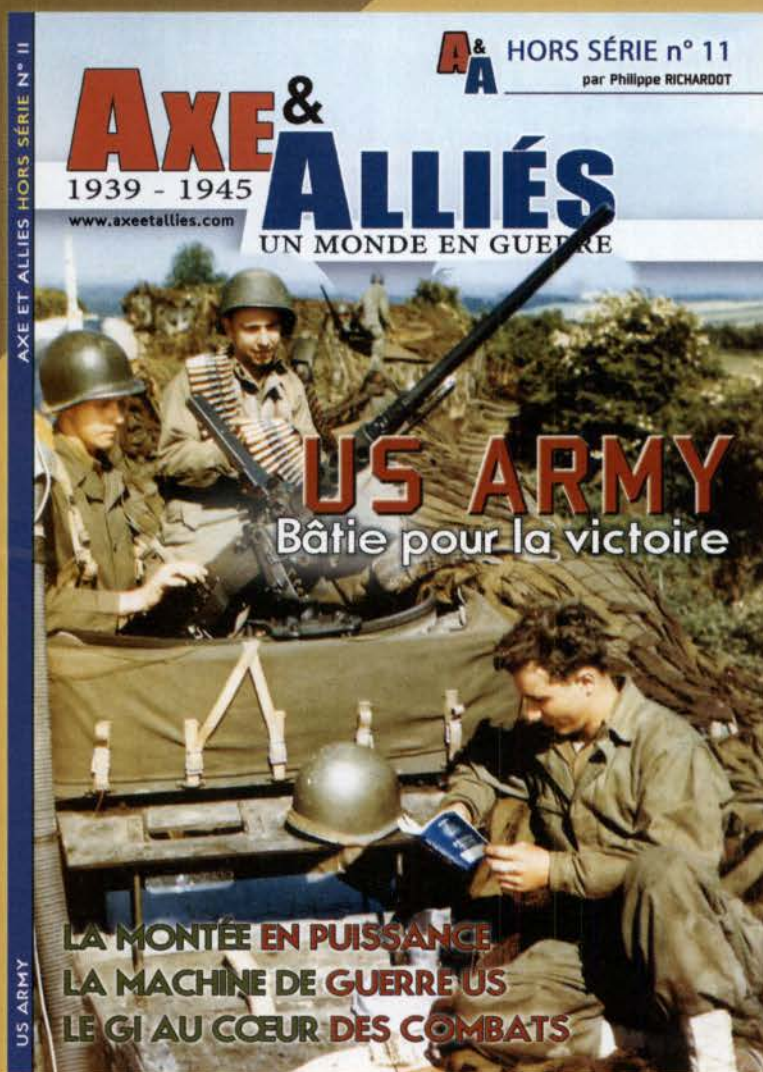
UN MONDE EN GUERRE

EN KIOSQUE
fin mars
7,50 €

WWW.AXEETALLIES.COM

L'HISTOIRE DE L'ARMÉE AMÉRICAINE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE,
SA MISE EN ORDRE DE BATAILLE, DE L'ATTAQUE DE PEARL HARBOR
JUSQU'AUX ULTIMES COMBATS EN ALLEMAGNE ET DANS LE PACIFIQUE.

Un hors-série rédigé par Philippe RICHARDOT,
qui relate l'extraordinaire montée en puissance d'une armée
qui imposera la superpuissance des États-Unis.



L'armée américaine qui débarque sur les plages normandes le 6 juin 1944 n'a pas toujours été une armée puissante et bien équipée. C'est bien l'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, qui entraînera une croissance de 492 % du potentiel humain et mettra la machine industrielle US en marche ! En trois ans, les États-Unis passeront d'une armée embryonnaire, équipée de matériel vieillissant, à un véritable « rouleau compresseur ». Les GI's seront ainsi envoyés sur tous les théâtres d'opérations, en Afrique du Nord, en Italie, sur les plages de Normandie, mais aussi dans le Pacifique, dans des combats appelés à entrer dans l'Histoire.

Ce hors-série d'AXE & ALLIÉS revient sur la formidable expansion humaine et matérielle de l'armée US après le choc de Pearl Harbor, la puissance industrielle et militaire américaine, et les combats livrés par ses soldats à travers le monde.

À DÉCOUVRIR EN KIOSQUE FIN MARS 2011
ET EN PRÉCOMMANDE À LA RÉDACTION

☐ Je commande **AXE & ALLIÉS HS n°11 : US ARMY**
7,50 € pièce (+ Frais de port : 2 € pour France met. et Corse, 4 € pour autres destinations)

Nom et prénom :

Adresse :

Tél :

Code postal : Ville :

Pays : E-mail :

☐ Je règle par chèque
(à l'ordre des "éditions du Paladin")

☐ Je règle par carte bancaire.
Titulaire de la CB :
N° de carte :
cryptogramme : ____ validité : ____

Renvoyez votre commande avec votre règlement
à Axe & Alliés, 395 rue Paradis, 13008 Marseille

Les reliques occultes de Hitler

■ **Le pillage de l'Europe**

■ **Eisenhower lance la chasse aux trésors**

■ **Des dossiers restés longtemps secrets**

Et aussi :

■ **La Grossdeutschland encaisse le choc :
Targul Frumos (Roumanie, printemps 1944)**

Les récits et analyses des offensives de l'Armée rouge durant la campagne d'hiver 1943-1944 mettent exclusivement l'accent sur les réussites dans la région de Leningrad, en Ukraine et en Crimée. Et pour cause, la Stavka (état-major) a longtemps caché les désastres de l'armée soviétique. C'était le cas pour la terrible année 1941 ; ça l'est également pour l'année 1944. À Targul Frumos, en Roumanie, durant le printemps 1944, la division d'élite de la Wehrmacht, la *Grossdeutschland*, va mener des combats défensifs acharnés. Cette bataille remarquable deviendra un cas d'étude au sein de l'US Army et à l'OTAN.



■ **Les leçons de Munich :
le Canada entre en guerre**

Jusqu'à l'automne 1938, la question d'un engagement contre l'Allemagne divise profondément le Canada. En réalité, deux camps se font face : les francophones isolationnistes face aux anglophones partisans de l'Empire. Commence alors pour le Premier ministre Mackenzie King une course contre la montre pour unifier tous les Canadiens et obtenir un consensus historique. Quels facteurs, internes comme externes, influencent le Premier ministre et dictent sa décision de faire entrer le Canada dans la guerre ? Retour sur d'âpres tractations politiques...

CENTRE JUNO BEACH / JUNO BEACH CENTRE

EXPOSITION TEMPORAIRE • TEMPORARY EXHIBIT

DU 22 MAI 2010 AU 30 SEPTEMBRE 2011 • MAY 22, 2010 - SEPTEMBER 30, 2011



ALLIES'

**CANADIENS ET BRITANNIQUES
DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE**

**CANADIANS AND BRITISH DURING
THE SECOND WORLD WAR**

Voie des Français Libres - 14470 Courseulles-sur-Mer
Tél. 02 31 37 32 17 - contact@junobeach.org
www.junobeach.org

CENTRE
JUNO
BEACH

